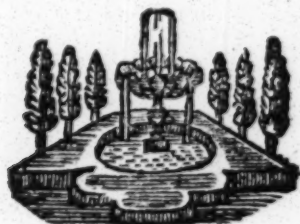


UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

I

U N E A N N É E
D E L A V I E
D U C H E V A L I E R
D E F A U B L A S .

P R E M I E R E P A R T I E .



A L O N D R E S ,

Et se trouve à P A R I S ,

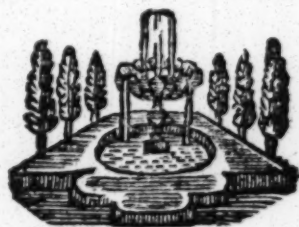
C H E Z L ' A U T E U R , rue Quincampoix, au Bureau
de la Bonneterie ,
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C L X X X X .

I

U N E A N N É E
D E L A V I E
D U C H E V A L I E R
D E F A U B L A S .

P R E M I E R E P A R T I E .



A L O N D R E S ,

Et se trouve à PARIS,

C H E Z L ' A U T E U R , rue Quincampoix, au Bureau
de la Bonneterie ,
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC LXXX.



A

N

dan

pre

lesce

par

tre

cour

le p

qui

dan



EPITRE DÉDICATOIRE

A M. B R * * * , Fils.

NOTRE amitié naquit, pour ainsi dire, dans ton berceau ; elle fut l'instinct de notre premier âge, & l'amusement de notre adolescence : nourrie par l'habitude, fortifiée par la réflexion, elle fait le charme de notre jeunesse. Ton indulgence a toujours encouragé mes foibles talents ; ce fut toi qui le premier m'invitas à les essayer ; c'est toi qui naguères m'as pressé de descendre dans la vaste carrière où se sont égarés

avant moi tant de jeunes gens présomptueux. Peut-être, comme eux, je m'y serai trop tôt montré ; mais enfin je t'ai cru, j'ai écrit, je te dédie mon premier Ouvrage.

La critique ne manquera pas de me dire que, très-heureusement pour les Lecteurs, la mode de ces longs discours complimenteurs, toujours placés à la tête d'un Livre somnifère, est depuis long-temps passée. Je répondrai qu'il ne s'agit pas ici d'un fade éloge, donné pour de bonnes raisons à quelque riche anobli, ou à quelque petit Commis protecteur. Je répondrai que si l'usage des Epîtres dédicatoires n'avoit pas existé depuis long-temps, il m'eût fallu l'inventer aujourd'hui pour toi.

O mon ami ! ta respectable mere, ton pere bienfaisant, m'ont rendu des services qu'on ne paie point avec de l'or, des

D É D I C A T O I R E. vij

services que jamais je ne pourrois acquitter, quand même je deviendrois aussi riche que je le suis peu. Ton pere & ta mere m'ont sauvé la vie : dis-leur que j'aime la vie à cause d'eux. Ils se sont efforcés de me donner un état, qu'on croit noble & libre ; dis-leur que l'espérance de devenir un jour avec toi l'appui de leur vieillesse respectée, anima mon courage dans les cruelles épreuves qu'il m'a fallu subir, & me soutiendra toujours dans mes travaux. Ils se sont réunis à toi pour m'engager à cultiver les Lettres ; dis-leur que si le Chevalier de Faublas ne meurt pas en naissant, j'oserai le leur présenter, lorsque mûri par l'âge, instruit par l'expérience, devenu moins frivole & plus réservé, ce jeune hommage me paroîtra digne d'eux.

Quant à toi, j'espere que cet hom-

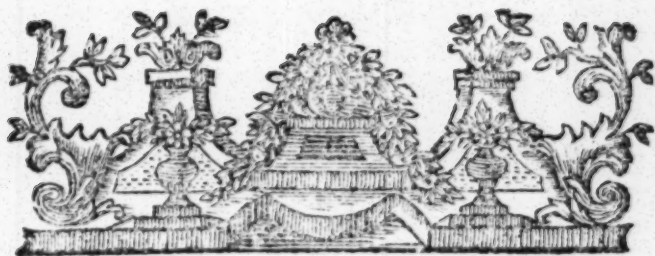
viiij EPITRE DÉDICATOIRE.

*mage public , rendu par la reconnoissance
à la bienfaisance & à l'amitié , te flatera
d'autant plus qu'il ne fut point mendié , &
que peut-être il n'étoit pas attendu.*

Je suis ton ami ,

LOUVET.

UNE



UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

ON m'a dit que mes aïeux , considérés dans leur Province , y avoient toujours joui d'une fortune honnête & d'un rang distingué. Mon pere , le Baron de Faublas , me transmit leur antique noblesse sans altération : ma mere mourut trop tôt. Je n'avois pas seize ans que ma sœur , plus jeune que moi de dix-huit mois , fut mise au couvent à Paris. Le Baron , qui l'y conduisit , saisit avec plaisir cette oc-

I. Partie. A

casion de montrer la capitale à un fils pour l'éducation duquel il n'avoit rien négligé jusqu'alors.

Ce fut en Octobre 1783 que nous entrâmes dans la Capitale par le fauxbourg Saint-Marceau. Je cherchois cette ville superbe dont j'avois lu de si brillantes descriptions. Je voyois de laides chaumières très-hautes , de longues rues très-étroites , des malheureux couverts de haillons , une foule d'enfants presque nus ; je voyois la population nombreuse & l'horrible misère. Je demandai à mon pere si c'étoit-là Paris : il me répondit froidement que ce n'étoit pas le plus beau quartier ; que le lendemain nous aurions le temps d'en visiter un autre. Il étoit presque nuit. Adélaïde (c'est le nom de ma sœur) entra dans son couvent , où elle étoit attendue. Mon pere descendit avec moi , près de l'Arsenal , chez M. du Portail , son intime ami , de qui je parlerai plus d'une fois dans la suite de ces Mémoires.

Le lendemain mon pere me tint parole ; en un quart-d'heure une voiture rapide nous conduisit à la place Louis XV. Là nous mîmes pied à terre : le spectacle qui frappa mes yeux les éblouit de sa magnificence. A droite , *la Seine à regret fugitive* ; sur la rive de vastes châteaux ;

de superbes palais à gauche ; une promenade charmante derrière moi ; en face un jardin majestueux. Nous avancâmes , je vis la demeure des Rois. Il est plus aisé de se figurer ma comique stupéfaction que de la peindre. A chaque pas des objets nouveaux attiroient mon attention : j'admirois la richesse des modes , l'éclat de la parure , l'élégance des manières. Tout-à-coup je me rappelai ce quartier de la veille , & mon étonnement s'accrut ; je ne comprenois pas comment il se pouvoit qu'une même enceinte renfermât des objets si différents. L'expérience ne m'avoit pas encore appris que par-tout les palais cachent des chaumières , que le luxe produit la misère , & que de la grande opulence d'un seul naît toujours l'extrême pauvreté de plusieurs.

Nous employâmes plusieurs semaines à visiter ce que Paris a de plus remarquable. Le Baron me montrait une foule de monuments célèbres chez l'étranger , presque ignorés de ceux qui les possèdent. Tant de chef-d'œuvres m'étonnerent d'abord , & bientôt ne m'inspirèrent plus qu'une froide admiration. Sait-on bien , à quinze ans , ce que c'est que la gloire des arts & l'immortalité du génie ? Il faut des beautés plus animées pour échauffer un jeune cœur.

C'étoit au couvent d'Adélaïde que je devois rencontrer l'objet adorable par qui mon existence alloit commencer. Le Baron, qui chériffoit ma sœur, alloit presque tous les jours la demander au parloir. Toutes les demoiselles bien nées savent qu'au couvent on a des bonnes amies ; beaucoup de belles dames assurent qu'il est rare d'en trouver ailleurs : quoi qu'il en soit, ma sœur, naturellement sensible, eut bientôt choisi la sienne. Un jour elle nous parla de mademoiselle Sophie de Pontis, & nous fit de cette jeune personne un éloge que nous crûmes exagéré. Mon pere fut curieux de voir la bonne amie de sa fille ; je ne sais quel doux pressentiment fit palpiter mon cœur, lorsque le Baron pria Adélaïde d'aller chercher mademoiselle de Pontis. Ma sœur y courut, elle amena..... Figurez-vous Vénus à quatorze ans ! Je voulus avancer, parler, saluer ; je restai le regard fixe, la bouche ouverte, les bras pendants. Mon pere s'aperçut de mon trouble & s'en amusa : du moins vous saluerez, me dit-il. Mon trouble s'augmenta, je fis la révérence la plus gauche. Mademoiselle, poursuivit le Baron, je vous assure que ce jeune homme a eu un maître à danser. Je fus tout-à-fait déconcerté. Le Baron fit à Sophie un com-

pliment flateur ; elle y répondit modestement , & d'une voix altérée qui retentit jusqu'à mon cœur. J'ouvris de grands yeux étonnés , je prêtois une oreille attentive ; ma langue embarrassée demeurait toujours suspendue. Mon pere , avant de sortir , embrassa sa fille , & salua mademoiselle de Pontis. Moi , dans un transport involontaire , je saluai ma sœur , & j'allois embrasser Sophie. La vieille Gouvernante de cette demoiselle conservant plus de présence d'esprit que moi , m'avertit de ma méprise , le Baron me regarda d'un air étonné , le front de Sophie se couvrit d'une aimable rougeur , & pourtant un léger sourire effleura ses lèvres de rose.

Nous revînmes chez M. du Portail ; on se mit à table : je mangeai comme un amoureux de quinze ans , c'est-à-dire vite & long-temps. Après dîner je prétextai une indisposition légère , & je me retirai dans mon appartement. Là je me rappelai librement Sophie & tous ses charmes. Que de graces , que de beauté , me disois-je ! sa charmante figure est pleine d'esprit , & son esprit , j'en suis sûr , répond à sa figure. Ses grands yeux noirs m'ont inspiré je ne sais quoi c'est de l'amour sans doute. Ah ! Sophie , c'est de l'amour ,

& pour la vie ! Revenu de ce premier transport, je me souvins d'avoir vu dans plusieurs romans les effets prodigieux d'une rencontre imprévue : le premier coup-d'œil d'une belle avoit suffi pour captiver les sentiments d'un amant tendre, & l'amante elle-même frappée d'un trait vainqueur, s'étoit sentie entraînée par un penchant irrésistible. Cependant j'avois lu de longues dissertations, dans lesquelles des Philosophes profonds nioient le pouvoir de la sympathie, qu'ils appelloient une chimere. Sophie, m'écriai-je, je sens bien que je vous aime ; mais avez-vous partagé mon trouble & mes agitations ? L'air dont je m'étois présenté n'étoit pas très-propre à m'inspirer beaucoup de confiance ; mais sa jolie voix, d'abord altérée, qu'elle avoit eu peine à rassurer par degrés ! ce doux sourire par lequel elle avoit paru applaudir à ma méprise, & me consoler de ma privation !..... L'espérance entra dans mon cœur, il me parut très-possible, qu'en fait de tendresse la philosophie radotât, & que les romans seuls eussent raison.

Je m'étois approché, par hasard, de ma fenêtre : je vis le Baron & M. du Portail se promener à grands pas dans le jardin. Mon pere parloit avec feu, son

ami sourioit de temps en temps , tous deux par intervalle jetoient les yeux sur mes croisées ; je jugeai qu'il étoit question de moi dans leur entretien , & que déjà peut-être mon pere avoit soupçonné ma passion naissante. Cette idée m'inquiéta , beaucoup moins pourtant que celle du départ de mon pere , que je croyois prochain. Quitter ma Sophie , sans savoir quand je pourrois jouir du bonheur de la revoir ! mettre plus de cent lieues entr'elle & moi ! je n'y pus penser sans frémir. Mille réflexions douloureuses m'occupèrent toute la soirée ; je soupai tristement : j'ignorois encore les plaisirs de l'amour , & déjà je ressentais les inquiétudes mortelles.

Une partie de la nuit se passa dans les mêmes agitations. Je m'endormis enfin dans l'espérance de voir ma Sophie le lendemain ; son image vint embellir mes songes , l'amour , propice à mes vœux , daigna prolonger un si doux sommeil. Il étoit tard quand je m'éveillai ; je n'appris pas sans chagrin qu'on m'avoit laissé reposer , parce que mon pere étoit sorti dès le matin , & ne devoit rentrer que le soir. Je me désolois tout bas de ne pouvoir faire une visite à ma sœur , quand M. du Portail entra. Il me fit mille amitiés , & me demanda si j'étois content de la Capi-

tales : je l'assurai que je ne craignois rien tant que de la quitter. Il me déclara que je n'aurois pas ce déplaisir ; que mon pere, jaloux de donner une éducation très-soignée à l'unique héritier de son nom , & de veiller de très-près au bonheur d'une fille qu'il aimoit , avoit résolu de se fixer à Paris pendant quelques années , & que pour y vivre d'une maniere convenable à un homme de sa qualité il alloit faire sa maison. Cette bonne nouvelle me causa une joie que je ne pus dissimuler. M. du Portail en modéra l'excès en m'apprenant qu'on avoit commencé par me choisir un honnête Gouverneur & un fidele domestique. A l'instant même on annonça M. Person.

Je vis entrer un petit monsieur sec & blême , dont la mine justifioit pleinement la mauvaise humeur que m'avoit inspiré son titre. Il s'avança d'un air grave & composé , puis , d'un ton lent & mielleux , il commença : Monsieur , votre figure..... Content d'un mot qu'il avoit dit , il s'arrêta , cherchant le mot qu'il alloit dire..... Votre figure répond de votre personne. Je répliquai fort séchement à ce doux compliment. Privé du bonheur de voir Sophie , je ne trouvois d'autres ressources que le plaisir de m'occuper d'elle , & M. l'Ab-

bé ver
folus
journ

Le

mer

men

en

tiroi

toit

més

&

sem

fait

ne

pé

re

au

lo

lu

at

p

c

c

i

f

bé venoit m'enlever cette consolation ! je résolus de le pousser à bout : dès la première journée j'y réussis passablement.

Le soir mon pere daigna me confirmer , de sa propre bouche , les arrangements qu'il se proposoit ; il me signifia , en même-temps , que désormais je ne sortirois plus qu'avec mon Gouverneur : c'étoit m'avertir de l'intérêt que j'avois à le ménager. Ma situation devenoit critique , & mon amour , irrité par les obstacles , sembloit s'accroître avec ma gêne. J'avois fait d'assez bonnes études , mon Gouverneur , présomptueux , s'étoit chargé du pénible emploi de les perfectionner ; heureusement j'eus lieu de m'apercevoir , aux premières leçons , que le disciple valoit au moins l'instituteur. M. l'Abbé , lui dis-je , vous êtes capable d'enseigner autant que je suis curieux d'apprendre ; pourquoi nous gêner mutuellement ? croyez-moi , laissons là des livres sur lesquels nous pâlissons gratis ; allons voir ma sœur à son Couvent , & si mademoiselle Sophie de Pontis vient au parloir , vous verrez comme elle est jolie. L'Abbé voulut se fâcher ; mais profitant de l'avantage que j'avois sur lui : vous n'aimez pas l'exercice à ce que je vois , lui répliquai-je ! eh bien ! restons ici ; mais ce soir je dé-

clare à M. le Baron l'extrême désir que je me sens d'avancer dans mes études, & l'insuffisance absolue de celui qui s'est chargé de m'éclairer dans mes travaux : si vous niez, je demande un examen que M. du Portail nous fera subir. L'Abbé fut atterré de la force de mes derniers arguments. Il fit une grimace épouvantable, prit sa petite canne & son humble chapeau ; nous volâmes au couvent.

Adélaïde vint au parloir, accompagnée seulement de sa Gouvernante, qu'on appelloit Manon. Cette fille étoit un vieux domestique de ma mere, & nous avoit élevés ; je la priai de nous laisser, elle m'obéit sans peine. Restoit le maudit petit Gouverneur, qu'il n'étoit pas possible d'éloigner. Ma sœur se plaignit qu'on eût laissé passer plusieurs jours sans la venir voir ; elle m'étonna en m'apprenant que le Baron l'avoit négligée autant que moi, nous pensâmes qu'il falloit qu'il fût bien préoccupé de ses projets nouveaux pour avoir oublié sa chere fille ; mais vous, Faublas, me dit Adélaïde, qui vous a retenu ces jours-ci ? Boudez-vous votre sœur & sa bonne amie ? vous seriez un ingrat : mademoiselle de Pontis est sortie ; revenez nous voir demain, sur-tout prenez garde aux méprises, & Sophie tâchera de faire votre

paix avec sa vieille Gouvernante, qui ne vous a pas encore bien pardonné vos distractions. Je dis à ma sœur qu'il falloit obtenir mon congé de M. l'Abbé, que la rage du travail possédoit sans relâche. Adélaïde croyant que je parlois sérieusement, adressa, à mon grave instituteur, les plus vives instances que j'excitois par les miennes. Il soutint le persiflage plus paisiblement que je ne l'aurois cru, je remarquai même que, lorsque je parlai de revenir, il m'observa qu'il étoit encore de bonne heure : cette complaisance me réconcilia tout-à-fait avec lui.

Mon pere m'attendoit chez M. du Portail, pour nous conduire dans un hôtel fort beau, qu'il venoit de louer, fauxbourg Saint-Germain. Je fus mis le soir même en possession de l'appartement qu'il m'y avoit marqué. Je trouvai-là Jasmin, ce domestique dont on m'avoit parlé. C'étoit un grand garçon de bonne mine, il me plut au premier coup-d'œil.

Boudez - vous votre sœur & sa bonne amie ? vous seriez un ingrat, m'avoit dit Adélaïde. Je me répétai cent fois ce reproche, & le commentai de cent manieres différentes. Il avoit donc été question de moi, on m'avoit donc attendu, j'avois donc été désiré. Que la nuit me pa-

rut longue ! que la matinée fut mortelle ! quel tourment que d'entendre sonner les heures , & de ne pouvoir hâter celle qui nous rapproche de l'objet aimé !

Il arriva enfin le moment si désiré ! je vis ma sœur , je vis Sophie , non moins belle & plus jolie que la première fois. Il y avoit dans sa simple parure je ne fais quoi de plus adroit & de plus séduisant. Dans cette seconde visite mes yeux détaillèrent pour ainsi dire ses charmes , & plus d'une fois nos regards se rencontrèrent pendant cet examen si doux. J'admirai sa longue chevelure noire , qui contrastoit singulièrement avec sa peau fine , d'une blancheur éblouissante ; sa taille élégante & légère que j'aurois embrassée de mes dix doigts ; les graces enchanteresses répandues sur toute sa personne ; son pied mignon , dont j'ignorois le favorable augure , & ses yeux sur-tout , ses beaux yeux , qui sembloient me dire : ah ! que nous aimerons l'heureux mortel qui saura nous plaire !

Je fis , à mademoiselle de Pontis , un compliment qui dût d'autant plus la flatter , qu'il étoit aisé de s'apercevoir que je ne l'avois pas préparé. La conversation fut d'abord générale , la Gouvernante de Sophie s'en mêla ; je vis qu'on ménageoit

la vieille
trouvai
nous fi
avec m
& trem
questio
contin
que ne
enfin
loit à
& me
mence
rez pa
phie,
tendr

No
c'étoit
se pla
gua ,
d'un
ques
leva
gne
& n

M
ge
gro
d'u
d'a
joy

la vieille , & qu'elle aimoit à causer : je trouvai charmants les fots contes qu'elle nous fit. Cependant Person s'entretenoit avec ma sœur ; & moi , d'une voix basse & tremblante , je faisois à ma Sophie cent questions & cent compliments. La vieille continuoit de raconter ses belles histoires , que nous n'écoutions plus ; elle s'aperçut enfin qu'en parlant beaucoup elle ne parloit à personne. Elle se leva brusquement & me dit : Monsieur , vous me faites commencer une narration , & vous n'en écoutez pas la fin , cela est très-malhonnête. Sophie , en me quittant , me lança un regard tendre.

Nous entendîmes le bruit d'une voiture , c'étoit celle du Baron ; il entra. Adélaïde se plaignit de la rareté de ses visites ; il alléguait , d'un ton assez contraint , les embarras d'un établissement nouveau. Il causa quelques minutes , d'un air préoccupé , & se leva ensuite brusquement , avec quelques signes d'impatience. Il retournoit à l'hôtel & m'y ramena.

Nous trouvâmes à la porte un équipage brillant. Le Suisse dit au Baron *qu'un gros monsieur noir* l'attendoit depuis plus d'une heure , & qu'une *cholie tame* venoit d'arriver à l'instant. Mon pere parut aussi joyeux que surpris , il monta avec empres-

fement ; je voulus le suivre , il me pria d'entrer chez moi. Jasmin , à qui je demandai s'il connoissoit le gros *monsieur noir* , & la *cholie tame* , me répondit que non.

Curieux de pénétrer le mystère , & piqué de ce que c'en étoit un pour moi , je me mis en sentinelle à l'une des fenêtres de mon appartement qui donnoit sur la rue. Je n'y restai pas long-temps sans voir sortir un gros homme vêtu de noir , qui parloit seul , & paroissoit content. Un quart-d'heure après je vis une jeune dame s'élancer légèrement dans sa voiture : le Baron , beaucoup moins ingambe , voulut sauter aussi lestement , il pensa se rompre le col : je fus effrayé , mais les éclats de rire qui partoient de la voiture me rassurèrent pleinement. Je m'étonnai que mon pere , naturellement colere , ne donnât aucun signe d'humeur , il monta paisiblement , mit la tête à la portiere , me vit à ma croisée , & parut un peu confus. Je l'entendis ordonner aux domestiques de m'avertir qu'il sortoit pour affaires , & que je pouvois me dispenser de l'attendre à souper. Je fis part de ma curiosité à Jasmin , qui paroissoit mériter ma confiance ; il questionna , sans affectation , les domestiques du Baron. Je fus le même

soir que
cles , &
noit de
& un
jen co
bien r
fardeau
cha qu
rance
noit-o

En
des v
Ponti
au pa
sâcho
ses h
avoit
M.
vere
frere
roit
un
bien
dan
dév
tion
de
&
int
d'a

soir que mon pere fréquentoit les spectacles, & lisoit les papiers publics ; il venoit de prendre une maîtresse à l'opéra, & un intendant dans les petites affiches ! j'en conclus qu'il falloit que le Baron fût bien riche pour se charger de ce double fardeau. Au reste, cette réflexion ne me toucha que foiblement. J'aimois, j'avois l'espérance de plaire, au printemps de la vie connoît-on d'autres biens ?

En peu de temps je rendis à ma sœur des visites fréquentes ; mademoiselle de Pontis l'accompagnoit presque toujours au parloir. La vieille gouvernante ne se fâchoit plus, parce que je la laissois finir ses histoires, & que d'ailleurs Adélaïde avoit soin de lui faire des petits présents. M. Person n'étoit plus cet instituteur sévère, possédé, comme tant d'autres confreres, de la rage d'enseigner ce qu'il ignoroit. C'étoit, comme tant d'autres aussi, un petit pédant couleur de rose, toujours bien régulièrement coëffé, minutieux dans sa parure, relâché dans sa morale, développant, avec les femmes, une érudition profonde, affectant avec les hommes de n'effleurer que la superficie. Aussi doux & complaisant qu'il s'étoit montré d'abord intraitable & dur, il paroissoit n'avoir d'autres desirs que de prévenir les miens,

& quand je parlois d'aller au couvent , je le trouvois aussi empressé que moi.

Cependant mon pere , livré aux plaisirs bruyants de la Capitale , recevoit beaucoup de monde chez lui. Je fus caressé du beau sexe , on me fit des agaceries que je ne compris pas. Certaine douairiere sur-tout essaya sur mon cœur novice le pouvoir de ses charmes flétris ; on se donna des airs enfantins , on épuisa les minauderies fines : je n'entendis seulement pas ce que ce manège signifioit. D'ailleurs je ne voyois dans le monde entier que Sophie : l'amour innocent & pur m'enflammoit pour elle , & j'ignorois encore qu'il existoit un autre amour.

Depuis plus de quatre mois je voyois Sophie presque tous les jours : l'habitude d'être ensemble étoit devenue pour nous un besoin. On sait que l'amour , quand il s'ignore lui-même ou quand il cherche à se déguiser , invente des noms caressants pour suppléer aux noms plus doux qu'il soupconne & qu'il attend. Sophie m'appelloit son jeune cousin , j'appellois Sophie ma jolie cousine. La tendresse qui nous animoit brilloit dans nos moindres actions , nos regards l'exprimoient ; ma bouche n'en avoit point encore hazardé l'aveu , & ma sœur ne devinoit pas , ou gardoit le secret de

de sa bonne amie. Aveuglément livré aux premières impulsions de la nature, j'étois loin de soupçonner son but secret. Content de parler à Sophie, heureux de l'entendre & de baiser quelquefois sa jolie main, je désirois davantage; je n'aurois pu dire ce que je désirois. Le moment approchoit où l'amour volage & galant alloit dissiper les ténèbres qui m'environnoient, & m'initier à ses plus doux mystères.

Nous étions dans cette saison bruyante où regnent dans la Capitale les plaisirs avec la folie : Momus avoit donné le signal de la danse; on touchoit aux jours gras. Le jeune Comte de Rosambert, depuis trois mois compagnon de mes exercices, & que mon pere combloit d'honnêtetés, me reprochoit depuis quelques jours la vie tranquille & retirée que je menois : devois-je à mon âge m'enterrer tout vivant dans la maison de mon pere, & borner mes promenades à de sotes visites chez des béguines, pour y voir, qui à ma sœur ! N'étoit-il pas temps de sortir de mon enfance, que l'on vouloit prolonger éternellement, & ne devois-je pas me hâter d'entrer dans le monde, où, avec ma figure & mon esprit, je ne pouvois manquer d'être favorablement accueilli ? Tenez, ajouta-t-il, je veux demain vous conduire à un bal charmant,

I Partie.

B

où je vais régulièrement quatre fois par semaine, vous y verrez bonne compagnie. J'hésitois encore. Il est sage comme une fille, poursuivit le Comte ! hé ! mais craignez-vous que votre honneur ne coure quelques hazards ? habillez-vous en femme, sous des habits qu'on respecte, il sera bien à couvert. Je me mis à rire sans savoir pourquoi. En vérité, reprit-il, cela vous iroit au mieux ! vous avez une figure douce & fine, un léger duvet couvre à peine vos joues ; cela sera charmant..... & puis.... tenez, je veux tourmenter certaine personne..... ho ! Chevalier, habillez-vous en femme, nous nous amuserons..... cela sera délicieux !.... vous verrez ! vous verrez !

L'idée de ce travestissement me plut. Il me parut fort agréable d'aller voir Sophie sous les habits de son sexe. Le lendemain un habile tailleur, que le Comte de Rosambert avoit fait avertir, m'apporta un habit d'amazone complet, tel que le portent les Dames Anglaises quand elles montent à cheval. Un élégant coëfeur me donna le coup de peigne moëlleux, & posa sur ma tête virginale le petit chapeau de castor blanc. Je descendis chez mon pere : dès qu'il m'aperçut il vint à moi d'un air d'inquiétude ; puis s'arrêtant tout d'un

coup : Ah ! dit-il en riant , j'ai d'abord cru que c'étoit Adelaïde ! Je lui observai qu'il me flatoit beaucoup. — Non , je vous ai pris pour Adelaïde , & je cherchois déjà quel motif l'avoit fait quitter son couvent sans ma permission , pour venir ici dans cet étrange équipage. Au reste , gardez-vous d'être fier de ce petit avantage , une jolie figure est dans un homme le plus mince des mérites. M. du Portail étoit-là : Vous vous moquez Baron , s'écria-t-il , ne savez-vous pas..... Mon pere le regarda , il se tut.

Ce fut mon pere qui le premier témoigna le désir d'aller au couvent ; il m'y conduisit. Adelaïde ne me reconnut qu'après quelques moments d'examen. Le Baron enchanté de l'extrême ressemblance qu'il y avoit entre ma sœur & moi , nous accabloit de caresses , & nous embrassoit tour-à-tour. Cependant Adelaïde se repentoit d'être venue seule au parloir : que je suis fâchée , dit-elle , de n'avoir point amené ma bonne amie ! Comme nous aurions joui de la surprise ! mon cher papa , permettez-vous que je l'aïlle chercher ? Le Baron y consentit. En rentrant , Adelaïde dit à Sophie : ma bonne amie , embrassez ma sœur. Sophie interdite me fixoit ; elle s'arrêta confondue : embrassez donc Mademoiselle , dit la

vieille gouvernante , trompée par la métamorphose : Mademoiselle , embrassez donc ma fille , répéta le Baron , que la scène amusoit. Sophie rougit & s'approcha en tremblant ; mon cœur palpitait. Je ne sais quel secret instinct nous conduisit , je ne sais avec quelle adresse nous dérobachâmes notre bonheur aux témoins intéressés qui nous observoient : ils crurent que dans cette douce étreinte nos joues seulement s'étoient rencontrées..... mes lèvres avoient pressé les lèvres de Sophie !..... Lecteurs sensibles , qui vous êtes attendris quelquefois avec l'amante de S. Preux (1) , jugez quel plaisir nous goûtâmes..... C'étoit aussi le premier baiser de l'amour !

A notre retour nous trouvâmes à l'hôtel M. de Rosambert qui m'attendoit. Le Baron fut bientôt de quoi il s'agissoit , & me permit plus aisément que je ne l'aurois cru , de passer la nuit entière au bal. Sa voiture nous y conduisit. Je vais , me dit le Comte , vous présenter à une jeune Dame qui m'estime beaucoup ; il y a deux grands mois que je lui ai juré une ardeur éternelle , & plus de six semaines que je la lui prouve. Ce langage étoit pour moi tout-à-fait énigmatique ; mais déjà je commen-

(1) Dans la nouvelle Héloïse.

cois à rougir de mon ignorance , je souris d'un air fin pour faire croire à Rosambert que je le comprenois. Ho ! comme je vais la tourmenter , continua-t-il ! Ayez l'air de m'aimer beaucoup , vous verrez quelle mine elle fera ! sur-tout ne vous avisez pas de lui dire que vous n'êtes pas fille Ho ! nous allons la désoler !

Dès que nous parûmes dans l'assemblée , tous les regards se fixerent sur moi ; j'en fus troublé , je sentis que je rougissois , je perdis toute contenance. Il me vint d'abord dans l'esprit que quelque partie de mon ajustement mal arrangée , ou que mon maintien emprunté m'avoient trahi ; mais bientôt , à l'empressement général des hommes , au mécontentement universel des femmes , je jugeai que j'étois bien déguisé. Celle-ci me fixoit d'un regard dédaigneux , celle-là m'examinoit avec un petit air boudeur : on agitoit les éventails , on se parloit tout bas , on sourioit malignement ; je vis que je recevois l'accueil dont on honore , dans un cercle nombreux , une rivale trop jolie qu'on y voit pour la première fois.

Une très-belle femme entra , c'étoit la maîtresse du Comte : il lui présenta sa parente , qui sortoit , disoit-il , du couvent. La Dame (elle s'appelloit la Marquise

de B***) m'accueillit très - obligeamment : je pris place auprès d'elle , & les jeunes gens firent un demi-cercle autour de nous. Le Comte , bien aise d'exciter la jalousie de sa maîtresse , affectoit de me donner une préférence marquée. La Marquise apparemment piquée de sa coquetterie , & bien résolue de l'en punir , en lui dissimulant le dépit qu'elle en ressentoit , redoubla pour moi de politesse & d'amitié : Mademoiselle , avez-vous du goût pour le couvent , me dit-elle ? — Je l'aimerois bien , Madame , s'il s'y trouvoit beaucoup de personnes qui vous ressemblassent. La Marquise me témoigna par un sourire combien ce compliment la flatoit : elle me fit plusieurs autres questions , parut enchantée de mes réponses , m'accabla de ces petites caresses que les femmes se prodiguent entr'elles , dit à Rosambert qu'il étoit trop heureux d'avoir une telle parente , & finit par me donner un baiser tendre que je lui rendis poliment. Ce n'étoit pas cela que Rosambert vouloit , & ce qu'il s'étoit promis. Désolé de la vivacité de la Marquise , & plus encore de la bonne foi avec laquelle je recevois ses caresses , il se pencha à son oreille , & lui découvrit le secret de mon déguisement. Bon ! quelle apparence , s'écria la Marquise , après m'avoir consi-

déré q
testa d
de nou
pas. I
tions.
baissar
Il sou
dégu
qu'il
lança
ment
enter
haut
blanc
Mon
ble-t
éton
Com
donc
jolie
Con
prio
mar
êtes
J
pas
den
pe
qu
vé

déré quelques moments ! Le Comte protesta qu'il avoit dit la vérité. Elle me fixa de nouveau : quelle folie ! cela ne se peut pas. Et le Comte renouvela ses protestations. Quelle idée , reprit la Marquise en baissant la voix ! savez-vous ce qu'il dit ? Il soutient que vous êtes un jeune homme déguisé. Je répondis timidement & bien bas qu'il disoit la vérité. La Marquise me lança un regard tendre , me serra doucement la main , & feignant de m'avoir mal entendu : je le savois bien , dit-elle assez haut , cela n'avoit pas l'ombre de vraisemblance ; puis s'adressant au Comte : mais , Monsieur , à quoi cette plaisanterie ressemble-t-elle ? — Quoi ! reprit celui-ci , très-étonné , Mademoiselle prétend ! — Comment si elle le prétend ! mais voyez donc ! un enfant si aimable ! une aussi jolie personne ! — Quoi ! dit encore le Comte . . . — ho ! Monsieur , finissez , reprit la Marquise avec une humeur très-marquée , vous me croyez folle ou vous êtes fou.

Je crus de bonne foi qu'elle ne m'avoit pas compris , je baissai la voix : je vous demande pardon , Madame , je me suis peut-être mal expliqué , je ne suis pas ce que je parois être , le Comte vous a dit la vérité. Je ne vous crois pas plus que lui ,

répondit-elle en affectant de parler encore plus bas que moi ; elle me ferra la main. -- Je vous assure, Madame --- Taisez-vous, vous êtes une friponne ; mais vous ne me ferez pas prendre le change plus que lui, & elle m'embrassa de nouveau. Rosambert, qui ne nous avoit pas entendu, demeura stupéfait. La jeunesse qui nous environnoit paroissoit attendre avec autant de curiosité que d'impatience la fin & l'explication d'un dialogue aussi obscur pour elle ; mais le Comte retenu par la crainte de déplaire à sa maîtresse en se couvrant lui-même de ridicule, se flattant d'ailleurs que je finirois bientôt le quiproquo, se mordoit les lèvres & n'osoit plus dire un seul mot. Heureusement la Marquise vit entrer la Comtesse de*** son amie : je ne fais ce qu'elle lui dit à l'oreille ; mais aussi-tôt la Comtesse s'attacha à Rosambert, & ne le quitta plus.

Cependant le bal étoit commencé, je figurois dans une contre-danse : le hazard voulut que la Comtesse & Rosambert se trouvassent assis derriere la place que j'occupois. La jeune Dame lui disoit : non, non, tout cela est inutile, je me suis emparé de vous pour toute la soirée, je ne vous cede à personne. Plus jalouse qu'un Sultan, je ne vous laisse parler à qui que

ce

ce soit , vous ne danserez pas ou vous danserez avec moi , & si vous pensez tout ce que vous dites d'obligeant , je vous défends de dire un mot , un seul mot à la Marquise ni à votre jeune parente. — Ha ! ma jeune parente ! interrompit le Comte , si vous saviez..... — Je ne veux rien savoir , je prétends seulement que vous restiez là. Hé ! mais , ajouta-t-elle légèrement , j'ai peut-être des projets sur vous , allez-vous faire le cruel ? Je n'en entendis pas davantage , la contre-danse finissoit. La Marquise ne m'avoit pas perdu de vue un moment ; je voulus me reposer , je trouvai une place auprès d'elle : nous commençâmes , reprîmes , quitâmes & reprîmes vingt fois une conversation fort animée , souvent interrompue par ses caresses , & dans laquelle je vis bien qu'il falloit lui laisser une erreur qui paroïssoit lui plaire.

Le Comte ne cessoit de nous observer avec une inquiétude très-marquée ; la Marquise ne paroïssoit pas s'en apercevoir : mon intention , me dit-elle enfin , n'est pas de passer ici la nuit entiere , & si vous m'en croyez vous ménagerez votre santé. Acceptez chez moi une collation légère : il est plus de minuit , M. le Marquis ne tardera pas à me venir

I. Partie.

C

joindre , nous irons souper chez moi , ensuite je vous reconduirai moi-même chez vous. Au reste , ajouta-t-elle d'un air négligé , c'est un singulier homme que mon cher mari. Il est inutile de répéter devant lui ce petit conte de votre déguisement. Il lui prend de temps en temps des caprices de tendresse pour moi : il a des accès de jalousie fort ridicules , des airs d'attention dont je le dispenserois volontiers. Quant à la fidélité qu'il me jure , je n'y crois pas plus que je ne m'en soucie ; cependant je ne serois pas fâchée de la mettre à l'épreuve : il va vous voir , il vous trouvera charmante , faites-lui quelques avances. Je demandai à la Marquise ce que c'étoit que des avances. Elle rit de bon cœur de l'ingénuité de ma question , & puis me regardant d'un air attendri : écoutez , me dit-elle , vous êtes femme , cela est clair , ainsi toutes les caresses que je vous ai faites ce soir ne sont que des amitiés ; mais si vous étiez effectivement un jeune homme déguisé , & que le croyant je vous eusse traité de la même manière , cela s'appelleroit des avances , & des avances très-fortes. Je lui promis de faire des avances au Marquis. — Fort bien : souriez à ses propos , regardez-le d'un certain air ; mais

ne vous avisez pas de lui ferrer la main comme je vous fais, & de l'embrasser comme je vous embrasse, cela ne seroit ni décent ni vraisemblable.

Nous en étions là quand le Marquis arriva. Il me parut jeune encore: il étoit assez bien fait, mais d'une taille fort petite, & ses manieres ressembloient à sa taille; sa figure avoit de la gaieté, mais de cette gaieté qui fait qu'on rit toujours aux dépens de celui qui l'inspire. Voici Mademoiselle du Portail, lui dit la Marquise (je m'étois donné ce nom) c'est une jeune parente du Comte, vous me remercirez de vous l'avoir fait connoître, elle veut bien venir souper avec nous. Le Marquis trouva que j'avois la *physionomie heureuse*, il me prodigua des éloges ridicules, je l'en remerciai par des compliments outrés. Je suis très-content, me dit-il d'un air pesant, qu'il croyoit fin, que vous me fassiez l'honneur de souper chez moi, Mademoiselle: vous êtes jolie, très-jolie, & ce que je vous dis là est certain; car je me connois en *physionomie*. Je répondis par le plus agréable sourire: ma chere enfant, me disoit la Marquise, de l'autre côté, j'ai engagé votre parole, vous êtes trop polie pour me dédire; au reste, nous nous débarrasserons

du Marquis dès qu'il vous ennuiera : elle me serra la main ; le Marquis la vit. Ho ! que je voudrois , dit-il , tenir une de ces petites mains là dans les miennes ! Je lui lançai une œillade meurtrière : partons , Mesdames , partons , s'écria-t-il d'un air léger & conquérant. Il sortit pour appeller ses gens.

Le Comte , qui l'entendit , vint à nous , quelques efforts que la Comtesse eût fait pour le retenir. Il me dit d'un ton sérieusement ironique : Monsieur se trouve sans doute fort bien sous ses habits galants ; il ne compte pas apparemment désabuser la Marquise. Je répondis sur le même ton , mais en baissant la voix : mon cher parent , voudriez-vous si-tôt détruire votre ouvrage ? Il s'adressa à la Marquise : Madame , je me crois en conscience obligé de vous avertir encore une fois que ce n'est point Mademoiselle du Portail qui aura le bonheur de souper chez vous ; mais bien le Chevalier de Faublas , mon très-jeune & très-fidèle ami. Et moi , Monsieur , lui répondit-on , je vous déclare que vous avez trop compté sur ma patience ou sur ma crédulité. Ayez la bonté de cesser cet impertinent badinage , ou décidez-vous à ne me revoir jamais. — Je me sens le courage de prendre l'un & l'autre parti ,

Madame ; je serois désolé de troubler vos plaisirs par mes indiscretions , ou de les gêner par mes importunités.

Le Marquis rentroit au moment même ; il frappa sur l'épaule de Rosambert , & le retenant par le bras : quoi ! tu ne soupes pas avec nous ? tu nous laisses ta parente ? Sais-tu qu'elle est jolie , ta parente ! mais entre nous je la crois un peu..... vive. Ho ! oui , très - jolie & très - vive , reprit le Comte avec un sourire amer ; elle ressemble à bien d'autres : & puis , comme s'il eût pressenti le sort prochain de ce bon mari , je vous souhaite une bonne nuit , lui dit-il. Quoi ! penses-tu , reprit le Marquis , que je garde ta parente pour ?..... Ecoute donc , si elle le vouloit bien !..... Je vous souhaite une bonne nuit , répéta le Comte , & il sortit en éclatant de rire. La Marquise soutint que M. de Rosambert devenoit fou ; je trouvai qu'il étoit fort malhonnête : point du tout , me dit confidemment le Marquis , il vous aime à la rage , il a vu que je vous faisois ma cour , il est jaloux.

En cinq minutes nous fûmes à l'hôtel du Marquis ; on servit aussi-tôt. Je fus placé entre la Marquise & son galant époux , qui ne cessoit de me dire ce qu'il croyoit de très-jolies choses. Trop occupé d'abord à satisfaire l'appétit tout-à-fait mâle que

la danse m'avoit donné , je n'employai pour lui répondre que le langage des yeux. Dès que ma faim fut un peu calmée , j'applaudis sans ménagement à toutes les sottises qu'il lui plut de me débiter , & ses mauvais bons mots lui valurent mille compliments dont il fut enchanté. La Marquise, qui m'avoit toujours considéré avec la plus grande attention , & dont les regards s'animoient visiblement , s'empara d'une de mes mains : curieux de voir jusqu'où s'étendrait le pouvoir de mes charmes trompeurs , j'abandonnai l'autre au Marquis. Il la saisit avec un transport inexprimable. La Marquise , plongée dans des réflexions profondes , sembloit méditer quelque projet important : je la voyois successivement rougir & trembler , & sans dire un seul mot , elle pressoit légèrement ma main droite engagée dans les siennes. Ma main gauche étoit dans une prison moins douce ; le Marquis la ferroit de manière à me faire crier. Charmé de sa bonne fortune , tout fier de son bonheur , tout étonné de l'adresse avec laquelle il trompoit sa femme , en sa présence même , il pouffoit de temps en temps de longs soupirs dont j'étois étourdi , & des éclats de rire dont le plafond retentissoit ; ensuite craignant de se trahir , cherchant à étouffer ce rire écla-

tant que la Marquise auroit pu remarquer , peut-être aussi croyant me faire une gentillesse , il me mordoit les doigts.

La belle Marquise sortit enfin de sa rêverie pour me dire : mademoiselle du Portail , il est tard , vous deviez passer la nuit entière au bal , on ne vous attend pas chez vous avant huit ou neuf heures du matin , restez chez moi ; j'offrirois à tout autre un appartement d'amie , vous pouvez disposer du mien : je dois , ajouta-t-elle d'un ton caressant , vous servir aujourd'hui de maman ; je ne veux pas que ma fille ait une autre chambre à coucher que la mienne , je vais lui faire dresser un lit près du mien.... Et pourquoi donc faire dresser un lit , interrompit le Marquis ? on est fort bien deux dans le vôtre ; quand je vais vous y trouver , moi , est-ce que je vous gêne ? j'y dors tout d'un somme , & vous aussi. En finissant il me donna amoureusement , par-dessous la table , un grand coup de genou , qui me froissa la peau : je répondis à cette galanterie sur le champ , de la même manière , & si vigoureusement , qu'il lui échappa un grand cri. La Marquise se leva d'un air alarmé : ce n'est rien , lui dit-il , ma jambe a accroché la table. J'étouffois de rire , la Marquise n'y tint pas plus que moi , & son cher époux , sans savoir pour-

quoi, se mit à rire plus fort que nous deux.

Quand notre excessive gaité fut un peu modérée, la Marquise me renouvela ses offres: acceptez la moitié du lit de Madame, crioit le Marquis, acceptez; je vous le dis, vous y serez bien, vous verrez que vous y serez bien. Je vais revenir tout-à-l'heure; mais acceptez: il nous quitta. Madame, dis-je à la Marquise, votre invitation m'honore autant qu'elle me flatte; mais est-ce à mademoiselle du Portail ou à M. de Faublas que vous la faites? — Encore cette mauvaise plaisanterie du Comte, petite friponne! & c'est vous qui la répérez! Ne vous ai-je pas dit que je ne vous croyois pas? — Mais, Madame... — Paix, paix, reprit-elle, en posant son doigt sur ma bouche, le Marquis va rentrer, qu'il ne vous entende pas dire de pareilles folies. Cette charmante enfant! (elle m'embrassa tendrement) comme elle est timide & modeste! mais comme elle est maligne! Allons, petite espiègle, venez: elle me rendit la main, nous passâmes dans son appartement.

Il étoit question de me mettre au lit. Les femmes de la Marquise voulurent me présenter leur ministère, je les priai en tremblant d'offrir à leur maîtresse leurs services, dont

je saur
quise,
ne la
Couve
ment
trouv
fallut
l'usage
les c
me p
l'autr
vite.
de n
dern
vrit
lit,
qui
pas
qui
ma
tro
dép
qu
mé
qu
la

ta
di
n

je faurois bien me passer. Oui, dit la Marquise, attentive à tous mes mouvements, ne la gênez pas: c'est un enfantillage de Couvent, laissez la faire. Je passai promptement derriere les rideaux; mais je me trouvai dans un grand embarras, quand il fallut me dépouiller de ces habits dont l'usage m'étoit si peu familier. Je cassois les cordons, j'arrachois les épingles, je me piquois d'un côté, je me déchirois de l'autre; plus je me hâtois & moins j'allois vite. Une Femme-de-chambre passa près de moi au moment où je venois d'ôter mon dernier jupon. Jetremblai qu'elle n'entr'ouvrît les rideaux, je me précipitai dans le lit, émerveillé de la singuliere aventure qui m'avoit conduit là, & ne soupçonnant pas encore ce que j'allois y faire. La Marquise ne tarda pas à m'y suivre; la voix de son mari se fit entendre: ces dames me permettront bien d'assister à leur coucher? Quoi! déjà au lit! Il voulut m'embrasser, la Marquise se fâcha sérieusement: il ferma lui-même les rideaux, & nous rendant le souhait que lui avoit fait le Comte, il nous cria de la porte, une bonne nuit.

Un silence profond régna quelques instants. Dormez-vous déjà, belle enfant, me dit la Marquise d'une voix altérée? — Ho! non, je ne dors pas! Elle se précipita dans

mes bras , & me pressa contre son sein. Dieux ! s'écria-t-elle avec une surprise bien naturellement jouée , si elle étoit feinte , c'est un homme ! & puis me repoussant avec promptitude : quoi ! Monsieur , il est possible ?.... Madame , je vous l'ai dit , répliquai-je en tremblant. — Vous me l'avez dit , Monsieur , mais cela étoit-il croyable ? il s'agissoit bien de dire ! il ne falloit pas rester chez moi.... ou , du moins il ne falloit pas empêcher qu'on vous dressât un lit..... — Ho ! Madame , ce n'est pas moi ! c'est M. le Marquis. — Mais , Monsieur , parlez donc plus bas..... Monsieur , il ne falloit pas rester chez moi , il falloit vous en aller ? — Hé bien , Madame , je m'en vais !..... Elle me retint par le bras : vous vous en allez ! & où cela , Monsieur ? qu'allez-vous faire ? réveiller mes femmes ! faire un esclandre !..... montrer à tous mes gens qu'un homme est entré dans mon lit ; qu'on me manque à ce point ?.... — Madame je vous demande pardon , ne vous fâchez pas , je m'en vais me jeter dans un fauteuil. — Oui , dans un fauteuil ! oui..... sans doute , il le faut !... Mais voyez la belle ressource (en me retenant toujours par le bras.) Fatigué comme il est ! par le froid qu'il fait ! s'enrhumer ! détruire sa santé !.....

vous m
cette
prom
pouv
Non ,
plus d
avez
est dé
sur so
& par
cendit
tion
cune
ras où
ton p
donc
chere
pour
vous
d'abo
nous
tre , c
la har
baïse
vous
voix
feu d
Ha !
meur
ami

vous mériteriez que je vous traitasse avec cette rigueur..... Allons , réstez-là ; mais promettez d'être sage. — Ho ! Madame , pourvu que vous me pardonniez. — Non , je ne vous pardonne pas ! mais j'ai plus d'attention pour vous que vous n'en avez pour moi. Voyez comme sa main est déjà froide ! & par pitié elle la posa sur son col d'ivoire. Guidé par la nature & par l'amour , mon heureuse main descendit un peu ; je ne savois quelle agitation faisoit bouillonner mon sang. Aucune femme éprouva-t-elle jamais l'embaras où il me met , reprit la Marquise d'un ton plus doux. — Ah ! pardonnez - moi donc , ma chere maman..... — Oui , votre chere maman ! vous avez bien des égards pour votre maman , petit libertin que vous êtes ! Ses bras qui m'avoient repoussé d'abord , m'attiroient doucement. Bientôt nous nous trouvâmes si près l'un de l'autre , que nos levres se rencontrèrent , j'eus la hardiesse d'imprimer sur les siennes un baiser brûlant. Faublas , est-ce là ce que vous m'avez promis , me dit-elle d'une voix presque éteinte. Sa main s'égara , un feu dévorant circuloit dans mes veines..... Ha ! Madame , pardonnez-moi , je me meurs ! — Ha ! mon cher Faublas! mon ami !..... Je restois sans mouvement. La

Marquise eut pitié de mon embarras, qui ne pouvoit lui déplaire.... Elle aida ma timide inexpérience.... Je reçus, avec autant d'étonnement que de plaisir, une charmante leçon, que je répétai plus d'une fois.

Nous employâmes plusieurs heures dans ce doux exercice. Je commençois à m'endormir sur le sein de ma belle maîtresse, quand j'entendis le bruit d'une porte qui s'ouvroit doucement : on entroit, on s'avançoit sur la pointe du pied ; j'étois sans armes dans une maison que je ne connoissois point, je ne pus me défendre d'un mouvement d'effroi. La Marquise, qui devina ce que c'étoit, me dit tout bas de prendre sa place, & de lui céder la mienne ; j'obéis promptement : à peine m'étois-je tapi sur le bord du lit qu'on ouvrit les rideaux du côté que je venois de quitter. Qui vient me réveiller ainsi, dit la Marquise ? On hésita quelques instants, ensuite on s'expliqua sans lui répondre. Et quelle est cette fantaisie, continua-t-elle ? Quoi ! Monsieur, vous choisissez aussi mal votre temps, sans attention pour moi, sans respect pour l'innocence d'une jeune personne, qui peut-être ne dort pas, ou qui pourroit se réveiller ! Vous n'êtes guère

raisonnable , je vous prie de vous retirer. Le Marquis insistoit , en balbutiant à sa femme de comiques excuses. Non , Monsieur , lui dit-elle , je ne le veux point ; cela ne fera point : je vous assure que cela ne fera point , je vous supplie de vous retirer. Elle se jeta hors du lit , le prit par le bras , & le mit à la porte.

Ma belle maîtresse revint à moi en riant : ne trouvez-vous pas mon procédé bien noble , me dit-elle ? voyez ce que j'ai refusé à cause de vous. Je sentis que je lui devois un dédommagement , je l'offris avec ardeur , on l'accepta avec reconnaissance : une femme de vingt-cinq ans est si complaisante quand elle aime ! La nature a tant de ressources dans un novice de seize ans !

Cependant , tout est borné chez les foibles humains , je ne tardai pas à m'endormir profondément : quand je me réveillai , le jour pénétoit dans l'appartement , malgré les rideaux : je songeai à mon pere..... Hélas ! je me souvins de ma Sophie ! une larme s'échappa de mes yeux , la Marquise s'en aperçut. Déjà capable de quelque dissimulation , j'attribuai au chagrin de la quitter la pénible agitation que j'éprouvois ; elle m'embrassa tendrement. Je la vis si belle ! l'oc-

casion étoit si pressante !.... quelques heures de sommeil avoient ranimé mes forces..... L'ivresse du plaisir dissipa les remords de l'amour.

Il fallut enfin songer à nous séparer. La Marquise me servit de Femme-de-chambre ; elle étoit si adroite , que ma toilette eût été bientôt faite , si nous avions pu sauver les distractions. Quand nous crûmes qu'il ne manquoit plus rien à mon ajustement , la Marquise sonna ses femmes. Le Marquis attendoit depuis plus d'une heure qu'il fit jour chez Madame. Il me complimenta sur ma diligence : je suis sûr , me dit-il , que vous avez passé une excellente nuit ; & sans me donner le temps de répondre : elle paroît fatiguée pourtant ! elle a les yeux batus ! voilà ce que c'est que cette danse ! on s'en donne par-dessus les yeux , & le lendemain on n'en peut plus ! Je le dis tous les jours à la Marquise , qui n'en tient compte : allons , il faut réparer les forces de cette charmante enfant , après cela nous la reconduirons chez elle.

Ce , nous la reconduirons , étoit très-propre à m'inquiéter. Je témoignai au Marquis qu'il suffiroit que la Marquise prît cette peine : il insista. La Marquise se joignit à moi pour lui faire perdre cette

idée ;
Portai
lui rar
feroit
de con
mable
fions r
accom
Je
aventu
mence
rien d
Coche
de M
près
sentoi
aucun
esprit
mon
Il
quis
noie
la pl
vers
dire
oui
fille
ave
l'a

idée ; il nous répondit que Monsieur du Portail ne pouvoit trouver mauvais qu'il lui ramenât sa fille , puisque la Marquise feroit avec nous , & qu'il étoit curieux de connoître l'heureux pere d'une aussi aimable enfant. Quelques efforts que nous fissions nous ne pûmes l'empêcher de nous accompagner.

Je commençois à craindre que cette aventure , qui avoit eu de si heureux commencemens , ne finît fort mal. Je ne vis rien de mieux à faire que de donner au Cocher du Marquis la véritable adresse de M. du Portail : chez M. du Portail , près de l'Arsenal , lui dis-je. La Marquise sentoît mon embarras , & le partageoit ; aucun expédient ne s'étoit présenté à mon esprit , quand nous arrivâmes à la porte de mon prétendu pere.

Il étoit chez lui , on lui dit que le Marquis & la Marquise de B*** lui ramenoient sa fille. Ma fille , s'écria-t-il avec la plus vive agitation ! ma fille ! Il accourut vers nous. Sans lui donner le temps de dire un seul mot , je me jetai à son col : oui , lui dis-je ! vous êtes veuf , vous avez une fille. Parlez plus bas encore , reprit-il avec vivacité , parlez plus bas ; qui vous l'a dit ? — Eh mon Dieu ! ne m'entendez-

vous pas ? C'est moi qui suis votre fille. Gardez-vous de dire *non* devant le Marquis. M. du Portail plus tranquille , mais non moins étonné , sembloit attendre qu'on s'expliquât. Monsieur , lui dit la Marquise , mademoiselle du Portail a passé une partie de la nuit au bal , & l'autre partie chez moi. Etes - vous fâché , Monsieur , lui dit le Marquis , qui remarquoit son étonnement , que Mademoiselle ait passé une partie de la nuit chez moi ? vous auriez tort , car elle a couché dans l'appartement de Madame , dans son lit même , avec elle ; on ne pouvoit la mettre mieux. Etes-vous fâché que je l'aie accompagnée jusqu'ici ? j'avoue que ces Dames ne le vouloient pas : c'est moi..... Je suis très-sensible , répondit enfin M. du Portail , tout-à-fait revenu de sa première surprise , & d'ailleurs bien instruit par les discours du Marquis ; je suis très-sensible aux bontés que vous avez eues pour ma fille ; mais je dois vous déclarer devant elle (il me regarda , je tremblois) que je suis fort étonné qu'elle ait été au bal déguisée de cette façon-là. Comment , déguisée , Monsieur , interrompit la Marquise ! — Oui , Madame : un habit d'amazone , cela convient-il à ma fille ? ou du moins ne devoit-

devoit-elle pas me demander mon avis & ma permission ?

Ravi de l'ingénieuse tournure que mon nouveau pere avoit prise, j'affectai de paroître humiliée. Ah ! je croyois que le papa le savoit, dit le Marquis ! Monsieur, il faut pardonner cette petite faute. Mademoiselle votre fille a la physionomie la plus heureuse : je vous le dis & je m'y connois ! Mademoiselle votre fille !... c'est une charmante personne, elle a enchanté tout le monde, ma femme sur-tout : oh ! tenez, ma femme en est fole. Il est vrai, Monsieur, dit la Marquise, avec un sang-froid admirable, que Mademoiselle m'a inspiré toute l'amitié qu'elle mérite.

Je me croyois sauvé, lorsque mon véritable pere, le Baron de Faublas, qui ne se faisoit jamais annoncer chez son ami, entra tout-à-coup. Ah ! ah ! dit-il, en m'apercevant.... M. du Portail courut à lui les bras ouverts : mon cher Faublas, vous voyez ma fille, que Monsieur le Marquis & Madame la Marquise de B*** me ramenant ! Votre fille ! interrompit mon pere ! — Hé oui, ma fille ! vous ne la reconnoissez pas sous cet habit ridicule : Mademoiselle, ajouta-t-il avec colere, passez dans votre appartement, & que per-

sonne ne vous surprenne plus dans cet équipage indécent.

Je fis , sans dire mot , une révérence au Marquis , qui paroissoit me plaindre , & une à la Marquise , qui me voyoit à peine ; car au nom de mon pere elle avoit été si troublée , que je craignis qu'elle ne se trouvât mal. Je me retirai dans la piece voisine , & je prêtai l'oreille. Votre fille ! répéta encore le Baron. — Eh ! oui , ma fille ! qui s'est avisée d'aller au bal avec les habits que vous lui avez vus. M. le Marquis vous dira le reste. Et effectivement M. le Marquis répéta à mon pere tout ce qu'il avoit dit à M. du Portail : il lui affirma que j'avois couché dans l'appartement de sa femme , dans son lit même , avec elle. Elle est fort heureuse , dit mon pere , en regardant la Marquise.... Fort heureuse , répéta-t-il , qu'une si grande imprudence n'ait pas eu des suites fâcheuses. Eh ! quelle si grande imprudence a donc commise cette chere enfant , répliqua la Marquise , que j'avois vu déconcertée ; mais dont les forces s'étoient ranimées promptement. Quoi ! parce qu'elle a pris un habit d'amazone ! Sans doute , interrompit le Marquis , ce n'est qu'une vétille ! vous ferez bien mieux ,

Monsieur (en s'adressant à mon pere) de vous joindre à nous pour obtenir que son pere lui pardonne. Madame , dit M. du Portail à la Marquise , je lui pardonne à cause de vous (en s'adressant au Marquis) mais à condition qu'elle n'y retournera plus. En habit d'amazone , soit , répondit celui-ci ; mais j'espère que vous nous la renverrez avec ses habits ordinaires : nous serions trop privés de ne plus voir cette charmante enfant. Assurément , dit la Marquise en se levant , & si M. son pere veut nous rendre un véritable service , il l'accompagnera. M. du Portail reconduisit la Marquise jusqu'à sa voiture , en lui prodiguant les remerciements qu'il étoit présumé lui devoir.

Leur départ me soulagea d'un pesant fardeau. Voilà une bien singuliere aventure , dit M. du Portail en rentrant ! Oh ! très singuliere , répondit mon pere : la Marquise est une fort belle femme , le petit drôle est bien heureux. Savez-vous , répliqua son ami , qu'il a presque pénétré mon secret ? quand on m'a annoncé ma fille , j'ai cru que ma fille m'étoit rendue , & quelques mots échappés m'ont trahi. — Eh bien ! il y a un remède à cela , Faublas est plus raisonnable qu'on ne l'est ordinairement à son âge : pour

qu'il fût prodigieusement avancé, il ne lui manquoit que quelques lumieres, qu'il a sans doute acquises cette nuit : il a l'ame noble & le cœur excellent. Un secret qu'on devine ne nous lie pas, comme vous savez ; mais un honnête homme se croiroit déshonoré s'il trahissoit celui qu'un ami lui a confié. Apprenez le vôtre à mon fils ; point de demi-confiance, je vous réponds de sa discrétion. — Mais des secrets de cette importance !... il est si jeune !... — Si jeune ! mon ami, un Gentilhomme l'est-il jamais, quand il s'agit de l'honneur ? Mon fils, déjà dans son adolescence ignorerait un des devoirs les plus sacrés de l'homme qui pense ! un enfant que j'ai élevé auroit besoin de l'expérience de son pere pour ne pas faire une bassesse !... — Mon ami, je me rends. --- Mon cher du Portail, croyez que vous ne vous en repentirez jamais. J'espere d'ailleurs que cette confiance, devenue presque nécessaire, ne sera pas tout-à-fait inutile. Vous savez que j'ai fait quelques sacrifices pour donner à mon fils une éducation convenable à sa naissance & proportionnée aux espérances qu'il me fait concevoir ; qu'il reste encore un an dans cette capitale pour s'y perfectionner dans ses exercices, cela suf-

fit, je
ne fer
mois
monfi
amitie
délica
propo
vous l
voudr
tre po
dans
feron
Lovz
votre
n'est
due.
parla
bout
plus
deux
laque
qui
les d
ils f
rend
conv
tera
vous
que
n'est

fit , je crois ; ensuite il voyagera , & je ne serois pas fâché qu'il s'arrêtât quelques mois en Pologne. Baron , interrompit monsieur du Portail , le détour dont votre amitié se sert est aussi ingénieux que délicat ; je sens toute l'honnêteté de votre proposition , qui m'est très-agréable , je vous l'avoue. Ainsi , reprit le Baron , vous voudriez bien donner à Faublas une lettre pour le bon serviteur qui vous reste dans ce pays-là. Boleflas & mon fils feront de nouvelles recherches. Mon cher Lovzinski , ne désespérez pas encore de votre fortune ; si votre fille existe , il n'est pas impossible qu'elle vous soit rendue. Si le Roi de Pologne..... Mon pere parla plus bas , & tira son ami à l'autre bout de l'appartement : ils y causerent plus d'une demi-heure ; après quoi , tous deux s'étant rapprochés de la porte contre laquelle j'étois placé , j'entendis le Baron qui disoit : je ne veux pas lui demander les détails de son aventure , probablement ils sont assez plaisants , je ne les entendrois pas avec l'air de sévérité qui conviendrait. Sans doute il vous conterà de point en point son histoire , vous m'en ferez part : au reste , je crois que nous venons de voir un sot mari. Il n'est pas le seul , mon ami , répondit M.

du Portail. On le fait bien , répliqua le Baron ; mais il n'en faut rien dire.

Je les entendis s'approcher de la porte , j'allai me jeter dans un fauteuil. Le Baron me dit en entrant : ma voiture est là , faites - vous reconduire à l'hôtel , allez vous reposer , & désormais je vous défends de sortir avec cet habit. Mon ami , me dit M. du Portail , qui me suivit jusqu'à la porte , un de ces jours nous dînerons ensemble tête à tête : vous savez une partie de mon secret , je vous apprendrai le reste ; mais sur-tout de la discrétion. Songez d'ailleurs que je vous ai rendu service. Je l'assurai que je ne l'oublierois pas , & qu'il pouvoit être tranquille. Dès que je fus rentré chez moi , je me mis au lit , & m'endormis profondément.

Il étoit fort tard quand je me réveillai : M. Person & moi nous fûmes au couvent ; avec quelle douce émotion je revis ma Sophie ! Sa contenance modeste , son innocence ingénue , l'accueil timide & caressant qu'elle me fit , un petit air d'embarras que lui donnoit encore le souvenir du baiser de la veille , tout en elle inspiroit l'amour , mais l'amour tendre & respectueux. Cependant l'image des charmes de la Marquise me poursuivoit jus-

qu'au pa
cieux sa
est vrai
se repr
gination
préféro
trouvée
ame no
mes se
Sophie

Le

Marqu
me so
dit : je
bit. M
chez
accom
ne fal
doute
& le
gulier
seule
tresse
plair
résou
fem
dem
ler.
felle
felle

qu'au parloir ; mais que d'avantages précieux sa jeune rivale avoit sur elle ! Il est vrai que les plaisirs de la nuit dernière se représentoient vivement à mon imagination échauffée ; mais combien je leur préférerois ce moment délicieux , où j'avois trouvé , sur les levres de Sophie , une ame nouvelle : la Marquise régnoit sur mes sens étonnés , mon cœur adoroit Sophie.

Le lendemain je me souvins que la Marquise m'attendoit chez elle ; mais je me souvins aussi que le Baron m'avoit dit : *je vous défends de sortir avec cet habit.* D'ailleurs , comment me présenter chez la Marquise , sans être au moins accompagné d'une femme-de-chambre. Il ne falloit pas songer au Comte , qui , sans doute , n'étoit pas tenté de m'y conduire ; & le Marquis ne trouveroit-il pas singulier qu'une jeune personne sortît toute seule ? Impatient de revoir ma belle maîtresse , mais retenu par la crainte de déplaire à mon pere , je ne savois à quoi me résoudre. Jasmin vint me dire qu'une femme d'un certain âge , envoyée par mademoiselle Justine , demandoit à me parler. — Je ne sais quelle est cette demoiselle Justine ; mais faites entrer. Mademoiselle Justine m'a chargée de vous pré-

fenter ses respects, me dit la femme, & de vous remettre ce paquet & cette lettre. Avant d'ouvrir le paquet, je pris la lettre, dont l'adresse étoit simplement à *mademoiselle du Portail*. J'ouvris avec empressement & je lus :

» Donnez-moi de vos nouvelles, ma
» chere enfant ! avez - vous passé une
» bonne nuit ? Vous aviez besoin de repos, je crains fort que les fatigues du
» bal & de la scene désagréable que M.
» votre pere vous a faite, n'aient altéré
» votre santé. Je suis désolée que vous
» ayez été grondée à cause de moi ; croyez
» que cette scene trop longue m'a fait
» souffrir autant que vous. M. le Mar-
» quis parle de retourner au bal ce soir,
» je ne m'y sens pas disposée, & je crois
» que vous n'en avez pas plus d'envie que
» moi. Cependant, comme il faut qu'une
» maman ait de la complaisance pour sa
» fille, sur-tout quand elle en a une aussi
» aimable que vous, nous irons au bal
» si vous le voulez. Je n'ai point oublié que
» l'habit d'amazone vous est interdit, &
» j'ai pensé que peut-être vous n'aviez point
» d'autre habit de bal, parce que ce
» n'est point un meuble de couvent, c'est
» pour cela que je vous envoie l'un
» des miens : nous sommes à-peu-près de
» la

» la même taille , je crois qu'il vous ira
» bien.

» Justine m'a dit que vous aviez be-
» soin d'une femme - de - chambre , celle
» qui vous remettra ma lettre est sage ,
» *intelligente & adroite* , vous pouvez la
» prendre à votre service , & lui donner
» *toute votre confiance* , je vous réponds
» d'elle.

» Je ne vous invite point à dîner avec
» moi , je fais que M. du Portail dine ra-
» rement sans sa fille ; mais si vous aimez
» votre chere maman autant qu'elle vous
» aime , vous viendrez dans la soirée , le
» plutôt que vous pourrez. M. le Marquis
» ne dine point chez lui ; venez de bonne
» heure , mon enfant , je serai seule toute
» l'après-dînée , vous me ferez compagnie.
» Croyez que personne ne vous aime au-
» tant que votre chere maman , la Mar-
» quise de B***.

» *P. S.* Je n'ai point la force de vous
» mander toutes les folies que le Marquis
» veut que je vous écrive de sa part. Au
» reste , grondez-le bien quand vous le ver-
» rez : il vouloit ce matin envoyer en son
» nom chez M. du Portail. J'ai eu toutes
» les peines du monde à lui faire compren-
» dre que cela n'étoit pas raisonnable , &

I. Partie,

E

» qu'il étoit plus décent que ce fût moi qui
» vous écrivisse. »

Je fus enchanté de cette lettre : Monsieur , me dit la femme intelligente qui me l'apportoit, Justine est la femme-de-chambre de Madame la Marquise de B***, & si Mademoiselle le veut bien , je ferai la sienne aujourd'hui & demain. Au reste , Monsieur ou Mademoiselle peut également se fier à moi ; quand mademoiselle Justine & madame Dutour se mêlent d'une intrigue , elles ne la gâtent pas : c'est pour cela qu'on m'a choisie. Fort bien , lui dis-je , madame Dutour ; je vois que vous êtes instruite : vous m'accompagnerez tantôt chez la Marquise. J'offris à ma duegne un double louis qu'elle accepta. Ce n'est pas qu'on m'ait déjà bien payée , me dit-elle ; Monsieur doit savoir que les gens de ma profession reçoivent toujours des deux côtés.

Dès que le Baron eût dîné il partit pour l'Opéra , suivant sa coutume. Mon Coëfleur étoit averti : un panache blanc fut mis à la place du petit chapeau. Madame Dutour me revêtit promptement du charmant habit de bal que madame de B*** m'envoyoit , & qui m'alloit merveilleusement bien : ma ressemblance avec Adé-

laid
vern
tent
un
au r
donn
Je
men
desh
de l
perç
ge ,
robe
fut f
cher
flata
trou
malg
que
repr
pou
ses l
nous
voisi
une
je n
mes
soin
que
quif

laide devenoit plus frappante ; mon Gouverneur ému redoubloit pour moi d'attention & de soins. Je pris des gants , un éventail , un gros bouquet : je volai au rendez-vous que la Marquise m'avoit donné.

Je la trouvai dans son boudoir , mollement couchée sur une ottomane : un déshabillé galant paroît ses charmes , au lieu de les cacher. Elle se leva dès qu'elle m'aperçut : qu'elle est jolie dans cet équipage , mademoiselle du Portail ! que cette robe lui sied bien ! Et dès que la porte se fut fermée : que vous êtes charmant , mon cher Faublas ! que votre exactitude me flatte ! mon cœur me disoit bien que vous trouveriez le moyen de me venir joindre ici , malgré vos deux peres. Je ne lui répondis que par mes vives caresses , & la forçant de reprendre l'attitude qu'elle avoit quittée pour me recevoir , je lui prouvois déjà que ses leçons n'étoient pas oubliées , lorsque nous entendîmes du bruit dans la piece voisine. Tremblant d'être surpris dans une situation qui n'étoit pas équivoque , je me relevai brusquement , & grace à mes habits très-commodes , je n'eus besoin que de changer de posture , pour que mon désordre fût réparé. La Marquise , sans paroître troublée , ne réta-

blit que ce qui pressoit le plus , tout cela fut l'affaire d'un moment. La porte s'ouvrit , c'étoit le Marquis. Je comprenois bien , lui dit-elle , Monsieur , qu'il n'y avoit que vous qui pussiez entrer ainsi chez moi sans vous faire annoncer ; mais je croyois qu'au moins vous frapperiez à cette porte avant de l'ouvrir : cette chere enfant avoit des inquiétudes secretes à confier à sa maman , un moment plutôt vous la surpreniez !... On n'entre pas ainsi chez des femmes. Bon ! reprit le Marquis , je la surprenois ! Hé bien , je ne l'ai point surprise , ainsi il n'y a pas tant de mal à tout cela ; d'ailleurs , je suis bien sûr que cette chere enfant me le pardonne , elle est plus indulgente que vous ; mais convenez que son pere a bien raison de ne pas vouloir qu'elle porte cet habit d'amazone , elle est à croquer comme la voilà !

Il reprit avec moi ce mauvais ton de galanterie qui nous avoit déjà tant amusé ; il trouva que j'étois parfaitement bien remise , que j'avois les yeux brillants , le teint fort animé , & même quelque chose d'extraordinaire & d'un fort bon augure dans la *physionomie*. Ensuite il nous dit : belles dames , vous allez au bal aujourd'hui ! La Marquise répondit que non. —

Vou
ven
Je v
pou
Je d
plai
mai
trou
s'est
J'int
fon
pou
con
fois
fon
de c
fem
bon
fois
les v
pou
déro
valen
tôt e
la p
élan
ache
frapp
ne lu
faisan

Vous vous moquez de moi , je suis revenu tout exprès pour vous y conduire.— Je vous assure que je n'irai pas. — Hé ! pourquoi donc ? Ce matin vous disiez ... Je disois que j'y pourrois aller , par complaisance pour mademoiselle du Portail ; mais elle ne s'en soucie pas , elle craint de trouver là le Comte de Rosambert , qui s'est fort mal comporté la dernière fois. J'interrompis la Marquise : certainement son procédé avec moi est assez malhonnête , pour que désormais je craigne de le rencontrer , autant que je me plaisois autrefois à me trouver avec lui. Vous avez raison , me dit le Marquis , le Comte est un de ces petits merveilleux , qui croient qu'une femme n'a des yeux que pour eux ; il est bon que ces Messieurs apprennent quelquefois qu'il y a dans le monde des gens qui les valent bien.... Je compris son idée , & pour justifier ses propos , je lui lançai à la dérobée un coup-d'œil expressif.... Et qui valent peut-être mieux , ajouta-t-il aussitôt en renforçant sa voix , en s'élevant sur la pointe du pied , & en prenant son élan pour faire une lourde pirouette , qu'il acheva très-malheureusement. Sa tête alla frapper contre la boiserie trop dure , qui ne lui épargna une chute pesante qu'en lui faisant au front une large meurtrissure.

Honteux de son malheur , mais voulant le dissimuler , il parut insensible à la douleur qu'il ressentoit. Charmante enfant , me dit-il , avec plus de sang-froid , mais en faisant de temps en temps de laides grimaces qui le trahissoient , vous avez raison d'éviter le Comte ; mais n'ayez pas peur de le rencontrer ce soir : il y a bal masqué , la Marquise a justement deux dominos , elle vous en prêtera un , elle prendra l'autre ; nous irons au bal , vous reviendrez souper avec nous : & si vous n'avez pas été trop mal couchée avant hier.... Ho ! oui , cela sera charmant , m'écriai-je avec plus de vivacité que de prudence ! allons au bal. Avec mes dominos que le Comte connoît , interrompit la Marquise , plus réfléchie que moi ? — Et oui , Madame , avec vos dominos ! il faut donner à cette enfant le plaisir du bal masqué , elle n'a jamais vu cela ; le Comte ne vous reconnoîtra pas , il n'y fera peut-être pas même. La Marquise paroïssoit incertaine : je la voyois balancer entre le désir de me garder encore la nuit prochaine , & la crainte d'aller , en présence du Marquis , s'offrir aux sarcasmes du Comte. Pour moi , reprit d'un ton mystérieux le commode mari , je vous y conduirai bien ; mais j'ai quelques affaires , je ne pourrai pas rester avec

vous : je vous laisserai là , pour revenir à minuit vous chercher. Cette raison du Marquis , plus que toutes ses instances , déterminâ la Marquise : elle refusa quelque-temps encore , mais d'un ton qui m'annonçoit assez qu'il falloit la presser , & qu'elle alloit consentir.

Cependant la contusion que le Marquis s'étoit faite devenoit plus apparente , & sa bosse grossissoit à vue d'œil. Je lui demandai d'un air étonné ce qu'il avoit au front ; il y porta la main : ce n'est rien , me dit-il , avec un rire forcé ; quand on est marié , on est exposé à ces accidents-là. Je me souvins du supplice qu'il m'avoit fait éprouver , quand ma main étoit dans les siennes ; & résolu de me venger , je tirai de ma bourse une pièce de monnoie , je la lui appliquai sur le front , & me voilà ferrant de toutes mes forces pour applatir la bosse. Le patient pressoit ses flancs de ses poings fermés , grinçoit des dents , souffloit douloureusement & faisoit d'horribles contorsions. Elle a , dit-il avec peine , elle a de la vigueur dans le poignet : je redoublai d'efforts ; il fit enfin un cri terrible , & m'échappant avec violence , il seroit tombé à la renverse , si je ne l'avois promptement retenu. Ha ! la petite diablesse ! elle m'a presque ouvert le crâne. La petite es-

piegle l'a fait exprès , dit la Marquise ; qui se contraignoit beaucoup pour ne pas rire. — Vous croyez qu'elle l'a fait exprès ? hé bien , je vais l'embrasser pour la punir. — Pour me punir , soit ; je présentai la joue de bonne grace , il se crut le plus heureux des hommes. Si j'avois voulu l'écouter , je n'aurois cessé de mettre au même prix son courage à l'épreuve.

Finissons ces folies , dit la Marquise , en affectant un peu d'humeur , & pensons à ce bal , puisqu'il y faut aller. Ho ! Madame se fâche , répondit le Marquis ! soyons sages , me dit-il tout bas , il y a un peu de jalousie : il nous regarda d'un air de satisfaction. Vous vous aimez bien toutes les deux , poursuivit-il ; mais si vous alliez vous brouiller un jour à cause de moi !... cela seroit bien singulier !... Allons-nous au bal , ou n'y allons-nous pas , interrompit la Marquise ? Elle se mit à sa toilette : on lui apporta ses dominos , qu'elle ne doulut point mettre ; elle en envoya chercher deux autres , dont nous nous affublâmes gaiement. Vous connoissez le mien , me dit le Marquis , je le prendrai pour vous aller chercher ; je ne crains pas d'être rencontré , moi ! Il nous condui-

lit au
minuit

Dès
salle ,
na : on
nous
agréable
spectacle
parure
tesque
ments
de to
mélanc
voix
leur n
cesse
nit po
lassée
entré
& la
mélanc
curios
ne t
des a
faire
rien
men
se jo
sans
se

fit au bal , & nous promit de revenir à minuit précis.

Dès que nous parûmes à la porte de la salle , la foule des masques nous environna : on nous examina curieusement , on nous fit danser. Mes yeux furent d'abord agréablement flattés de la nouveauté du spectacle. Les habits élégants , les riches parures , la singularité des costumes grotesques , la laideur même des travestissemens baroques , la bizarre représentation de tous ces visages cartonnés & peints , le mélange des couleurs , le murmure de cent voix confondues , la multitude des objets , leur mouvement perpétuel , qui varioit sans cesse le tableau en l'animant , tout se réunissoit pour surprendre mon attention , bientôt lassée. Quelques nouveaux masques étant entrés , la contre-danse fut interrompue , & la Marquise , profitant du moment , se mêla dans la foule. Je la suivis en silence , curieux d'examiner la scène en détail. Je ne tardai pas à m'apercevoir que chacun des acteurs s'occupoit beaucoup à ne rien faire , & bavardoit prodigieusement sans rien dire. On se cherchoit avec empressement , on s'observoit avec inquiétude , on se joignoit avec familiarité , on se quitoit sans savoir pourquoi : l'instant d'après on se reprenoit de même en ricanant. L'un

vous étourdissoit du bruyant éclat de sa voix claquante ; l'autre, d'un ton nazillard , bredouilloit cent platitudes qu'à peine il comprenoit lui-même : celui-ci balbutioit un bon mot grossier , qu'il accompagnoit de gestes ridicules ; celui-là faisoit une question sotte , à laquelle on répondoit par une plus sotte plaisanterie. Je vis pourtant des gens cruellement tourmentés , qui certainement auroient acheté bien cherement l'avantage d'échapper aux propos malins , aux regards persécuteurs. J'en vis d'autres bien ennuyés , dont apparemment l'objet principal avoit été de passer la nuit au bal , de quelque maniere que ce fût , & qui n'y restoient , sans doute , que pour se ménager la petite consolation d'assurer le lendemain qu'ils s'étoient beaucoup amusés la veille. Voilà donc ce que c'est qu'un bal masqué , dis-je à la Marquise ? Ce n'est donc que cela ? Je ne suis pas étonné qu'ici de braves gens puissent être baffoués par des faquins , & des gens d'esprit mystifiés par des fols ; je ne resterois sûrement pas , si je n'étois point avec vous. Taisez-vous , me répondit-elle , nous sommes suivis , & peut-être reconnus : ne voyez-vous pas le masque qui s'attache à nos pas ? je crains bien que ce ne soit le Comte ;

sortons
pas.

C'étoit
n'eûme
ne pre
voix ,
ler aff
Marqu
Comm
sa bell
inté
Marq
fayer
aima
licate
men
eût e
M. l
m'éc
de n
mai
pro
assu
a n
pas
lois
vo
ch
ma
foi

sortons de la foule , & ne vous étonnez pas.

C'étoit en effet M. de Rosambert : nous n'eûmes pas de peine à le reconnoître ; car ne prenant pas même celle de déguiser sa voix , il eût seulement l'attention de parler assez bas pour qu'il n'y eût que la Marquise & moi qui pussions l'entendre. Comment se porte madame la Marquise & sa belle amie, nous demanda-t-il, avec un intérêt affecté ? Je n'osois répondre. La Marquise sentant qu'il seroit inutile d'essayer de lui faire croire qu'il se trompoit, aima mieux soutenir une conversation délicate , qu'elle auroit peut-être heureusement terminée par son adresse, si le Comte eût été moins instruit. Quoi ! c'est vous , M. le Comte ? vous m'avez reconnue ! cela m'étonne ! Je croyois que vous aviez juré de ne plus me voir & de ne me parler jamais — Il est vrai que je vous l'avois promis , Madame , & je sais combien cette assurance que je vous ai donnée vous a mise à votre aise. — Je ne vous entends pas , & vous m'entendez mal : si je ne voulois pas vous voir , qui me forceroit à vous parler ? Pourquoi serois-je venue ici chercher votre rencontre ? — Chercher ma rencontre , Madame ! quoique l'aveu soit très-flateur , je conviens que j'aurois

eu peut être la sottise de le croire sincère, si cette chère enfant que voilà ... Monsieur, interrompit la Marquise, n'avez-vous pas amené la Comtesse !... Elle est très-aimable, la Comtesse !... qu'en dites-vous ? — Je dis, Madame, qu'elle est sur-tout très-officieuse !... La Marquise l'interrompt encore, en jouant le dépit : elle est très-aimable la Comtesse !... Monsieur, vous auriez dû l'amener. -- Oui, Madame ! & vous lui auriez apparemment encore confié l'honnête emploi qu'elle a si généreusement accepté, si complaisamment rempli ? — Quoi ! c'est peut-être moi qui l'ai chargée de vous occuper toute la soirée, de vous engager à me faire une mauvaise querelle, à me répéter cent fois une maussade plaisanterie, à me pousser à bout enfin de manière que je sois forcée de vous dire des choses désagréables, que vous n'avez pas manqué de prendre à la lettre, & dont je me serois peut-être repentie, si vous étiez venu hier, comme je l'espérois, solliciter votre pardon. — Mon pardon ! vous me l'auriez accordé, Madame ! Ha ! que vous êtes généreuse ! Mais soyez tranquille, je n'abuserai pas de tant de bontés, je craindrois trop de vous embarrasser beaucoup, & de faire aussi bien de la peine à ma jeune parente, qui nous

écoute
bonnes
Monsieu
pourroi
que je
— Je c
que vou
ne fait
de lui p
de diso
vous c
t-il de
jourd'
d'être
la tou
si no
négée
bonn
Mon
piqu
pare
heu
fait
vou
nir
de
nie
cr
un
qu

écoute si attentivement , & qui a de si bonnes raisons pour ne rien dire. Hé ! Monsieur , lui répliquai-je aussi-tôt , que pourrois-je vous dire ? — Ho ! rien , rien que je ne sache , ou que je ne devine. — Je conviens , Monsieur de Rosambert , que vous savez quelquechose que Madame ne sait pas ; mais , ajouterai-je en affectant de lui parler bas , ayez donc un peu plus de discrétion. La Marquise n'a pas voulu vous croire avant-hier ; que vous coûtait-il de lui laisser , seulement encore aujourd'hui , une erreur qui ne laisse pas d'être piquante ? Fort bien , s'écria-t-il ! la tournure n'est pas mal-adroite ! Vous si novice avant-hier ! aujourd'hui *si managée* ! il faut que vous ayez reçu de bien bonnes leçons ! Que dites-vous donc , Monsieur , reprit la Marquise un peu piquée ? — Je dis , Madame , que ma jeune parente a beaucoup avancé en vingt-quatre heures ; mais je n'en suis pas étonné , on sait comment l'esprit vient aux filles. — Ha ! vous nous faites donc la grace de convenir enfin que Mademoiselle du Portail est de son sexe ! -- Je ne m'aviserai plus de le nier , Madame , je sens combien il seroit cruel pour vous d'être détrompée. Perdre une bonne amie , & ne trouver à sa place qu'un jeune serviteur ! la douleur seroit

trop amère. Ce que vous dites - là est tout à-fait raisonnable , répliqua la Marquise avec une impatience mal déguisée ; mais le ton dont vous le dites est si singulier ! Expliquez-vous , Monsieur : cette enfant que vous m'avez présentée vous-même comme votre parente , est-elle (en parlant très-bas) Mademoiselle du Portail , ou M. de Faublas ? Vous me forcez à vous faire une question bien extraordinaire ; mais enfin , dites sérieusement ce qu'il en est. — Ce qu'il en est , Madame ! je pouvois hasarder de le dire avant-hier ! mais aujourd'hui , c'est à moi à vous le demander. Moi , répondit-elle sans se déconcerter ! je n'ai là-dessus aucune espèce de doute. Son air , ses traits , son maintien , ses discours , tout me dit qu'elle est Mademoiselle du Portail , & d'ailleurs j'en ai des preuves que je n'ai pas cherchées. — Des preuves ! — Oui , Monsieur , des preuves. Elle a soupé chez moi avant-hier..... — Je le fais bien , Madame , & même elle étoit encore chez-vous hier , à dix heures du matin. — A dix heures du matin , soit ; mais enfin nous l'avons reconduite chez elle. — Chez elle ! fauxbourg Saint Germain ? — Non , près de l'Arsenal , & M. son père..... — Son père ! le Baron de Faublas ? — Mais point

du tout
nous a
& moi
— Le
le Mar
M. du
a-t-il d
Portail
Monsie
Ici
Ha ! le
l'avent
homme
quiter
de la
essaye
Mons
ne po
expli
en ri
nous
un po
trop
d'aille
jour
fera
—
heur
l'he
dépe

du tout ! M. du Portail... M. du Portail nous a beaucoup remerciés , le Marquis & moi , de lui avoir ramené sa fille ! — Le Marquis & vous , Madame ? Quoi ! le Marquis vous a accompagnées chez M. du Portail ? — Oui , Monsieur : qu'y a-t-il de si étonnant à cela ? — Et M. du Portail a remercié le Marquis ? — Oui , Monsieur.

Ici le Comte partit d'un éclat de rire. Ha ! le bon mari , s'écria-t-il tout haut ! l'aventure est excellente ! ha ! l'honnête homme de mari ! Il se préparoit à nous quitter. Je crus qu'il falloit , pour l'intérêt de la Marquise , & pour le mien propre , essayer de modérer son excessive gaité. Monsieur , lui dis-je en baissant la voix , ne pourroit-on pas avoir avec vous une explication plus sérieuse ? Il me regarda en riant : une explication sérieuse entre nous ce soir , ma chere parente ? (Il souleva un peu mon masque.) Non , vous êtes trop jolie , je vous laisse *aimer & plaire* ; d'ailleurs il est juste que je profite aujourd'hui de mes avantages ; l'explication sera pour demain , si vous le voulez bien. — Pour demain , Monsieur , à quelle heure , & dans quel endroit ? — Ha ! l'heure , je ne saurois vous la fixer , cela dépendra des circonstances. N'allez-vous

pas souper chez la Marquise ? demain il fera peut-être midi quand le très-commode Marquis vous reconduira chez le très-complaisant M. du Portail ; vous serez probablement fatigué , je ne veux point user d'un tel avantage , il faudra vous laisser le temps de vous reposer : je passerai chez vous dans la soirée : je ne vous dis point adieu , j'aurai le plaisir de vous revoir une fois encore , avant que l'heure du berger sonne pour vous. Il nous salua , & sortit de la salle.

La Marquise fut très-contente de son départ. Il nous a porté de rudes coups , me dit-elle ; mais nous ne pouvions guère nous défendre mieux. Je lui observai que le Comte avoit eu l'attention de baisser la voix chaque fois qu'il lui avoit lancé quelque vive épigramme ; & qu'ayant seulement l'intention de nous tourmenter beaucoup , il avoit paru du moins ne la vouloir pas compromettre jusqu'à un certain point. Je ne m'y fie pas , me répondit-elle ; il sait que vous avez passé la nuit chez moi , il est piqué : le retour qu'il vous annonce n'est pas d'un bon augure ; sans doute il nous prépare une attaque plus forte. Partons , ne l'attendons pas ; n'attendons pas le Marquis.

Nous nous disposions à sortir , lorsque
deux

deux masques nous arrêterent. L'un des deux dit à la Marquise : je te connois, beau masque. Bon soir, M. de Faublas, me dit l'autre. Je ne répondis point. Bon soir, M. de Faublas, répéta-t il. Je sentis qu'il falloit recueillir mes forces & payer d'audace : tu n'as pas l'art de deviner, beau masque, tu te trompes de nom & de sexe. — C'est que l'un & l'autre sont fort incertains. — Tu deviens fou, beau masque. — Point du tout : les uns te baptisent Faublas, & te soutiennent beau garçon ; les autres vous nomment du Portail, & jurent que vous êtes très-jolie fille. — du Portail ou Faublas, lui répliquai-je fort interdit, que t'importe ? — Distinguons, beau masque. Si vous êtes une jolie demoiselle, il m'importe à moi : si tu es un beau garçon, il importe à la jolie dame que voilà (en montrant la Marquise.) Je demeurai stupéfait. Il reprit : Répondez-moi, Mademoiselle du Portail ; parles-donc, M. de Faublas. Décide-toi à me donner l'un ou l'autre nom, beau masque. — Ha ! si je ne considère que mon intérêt personnel & les apparences, vous êtes Mademoiselle du Portail ; mais si j'en crois la chronique scandaleuse, tu es M. de Faublas.

La Marquise ne perdoit pas un mot de
L. Partie.

ce dialogue ; mais déjà trop pressée par celui qui l'avoit attaquée , elle ne pouvoit me secourir. Je ne sais si mon trouble ne m'alloit pas trahir , lorsqu'il s'éleva dans la salle une grande rumeur : on se précipitoit vers la porte , les masques se pressoient en foule autour d'un masque qui venoit d'entrer : ceux-ci le montroient au doigt , ceux-là pouffoient de longs éclats de rire , & tous ensemble crioient : *C'est M. le Marquis de B***, qui s'est fait une bosse au front !* Dès que les deux démons qui nous persécutoient eurent entendu ces joyeuses exclamations ils nous quiterent pour aller grossir le nombre des rieurs. Enfin les voilà partis , me dit ma belle Maîtresse un peu étonnée ; mais parmi ces cris redoublez , n'entendez vous pas le nom du Marquis ? Je parie que c'est un nouveau tour qu'on a joué à mon pauvre mari ?

Cependant le tumulte alloit toujours croissant : nous approchâmes , nous entendîmes des voix confuses qui disoient : bon soir , M. le Marquis de B*** , qu'avez-vous donc au front , M. le Marquis ? depuis quand cette bosse vous est-elle venue ? Et bientôt dans les transports de leur turbulente gaité , tous les masques répétoient : *C'est M. le Marquis de B***, qui*

s'est fa
coudo
joindr
toit n
fa pe
Marq
avoit
petit
tracé
mots
C'est
fait
tout
ceci
nou
déri
por
em
reg
vé
fall

no
n'a
da
ce
&
q
d
f

s'est fait une bosse au front ! A force de coudoyer nos voisins , nous parvîmes à joindre le masque tant baffoué : ce n'étoit ni le domino jaune du Marquis , ni sa petite taille , & cependant c'étoit le Marquis lui-même ! Nous vîmes qu'on avoit attaché entre ses deux épaules un petit morceau de papier , sur lequel étoient tracés en caractères bien lisibles , ces mots dont nos oreilles étoient remplies : *C'est M. le Marquis de B***, qui s'est fait une bosse au front.* Il nous reconnut tout d'un coup. Je ne comprends rien à ceci , nous dit-il tout hors de lui : allons-nous-en. Toujours pourluivi par les huées dérisoires d'une fole jeunesse , toujours porté par les flots tumultueux de la foule empressée , il eut autant de peine à regagner la porte , qu'il en avoit éprouvé pour pénétrer jusqu'au milieu de la salle.

Nous le suivîmes de près. Parbleu , nous dit le Marquis , si confondu qu'il n'avoit pas la force de prendre sa place dans la voiture , je ne comprends rien à cela ; jamais je ne me suis si bien déguisé , & tout le monde m'a reconnu ! La Marquise lui demanda quel avoit été son dessein. Je voulois , lui répondit-il , vous surprendre agréablement : dès que je vous

ai vues dans la salle du bal , je suis retourné à l'hôtel , où j'ai fait part de mes projets à Justine , votre femme-de-chambre , & à celle de cette charmante enfant ; car je les ai trouvées ensemble. J'ai pris un domino nouveau , je me suis fait apporter des souliers dont les talons, très-hauts , devoient , en me grandissant beaucoup , me rendre méconnoissable. Justine a présidé à ma toilette : (tandis qu'il parloit , la Marquise détachoit habilement l'étiquette perfide , & la fouroit dans sa poche.) Demandez à Justine , elle vous dira que je n'ai jamais été si bien déguisé , car elle me l'a répété cent fois , & cependant tout le monde m'a reconnu !

La Marquise & moi nous devinâmes aisément que nos femmes-de-chambre nous avoient bien servi ; mais, reprit le Marquis , après un moment de réflexion , comment ont-ils vu que j'avois une bosse au front ? Aviez-vous conté mon accident ? — A personne , je vous assure. — Cela est bien singulier : ma figure est couverte d'un masque , & l'on voit ma bosse ! je me déguise beaucoup mieux qu'à l'ordinaire , & tout le monde me reconnoit ! Le Marquis ne cessoit de témoigner son étonnement par des exclamations sem-

blables
nous
reuse
avoien
nes fâ
exposé
venge

Qu
arriva
Comt
minu
tois s
pas lo
triste
ne no
ceux
ment
n'ai p
tu v
bien
le mo
mod
d'abo
M. M
VO
fron
& il
geste
tera
j'y

blables , tandis que la Marquise & moi nous nous félicitons tout bas de l'heureuse adresse de nos femmes , qui nous avoient épargné si comiquement les scènes fâcheuses auxquelles nous auroient exposés le déguisement de son mari , & la vengeance de mon rival.

Quel fut notre étonnement lorsqu'en arrivant à l'hôtel nous apprîmes que le Comte nous y attendoit depuis quelques minutes ! Il vint à nous d'un air gai : J'étois sûr , Mesdames , que vous ne resteriez pas long-temps à ce bal : c'est une assez triste chose qu'un bal masqué ! ceux qui ne nous connoissent pas nous y ennuiant ; ceux qui nous connoissent , nous y tourmentent ! Ho ! interrompit le Marquis , je n'ai pas eu le temps de m'y ennuyer , moi ! tu vois comme je suis déguité ? — Hé bien ! — Hé bien , dès que je suis entré , tout le monde m'a reconnu. — Comment tout le monde ? -- Oui , oui , tout le monde ; ils m'ont d'abord entouré : *HÉ ! BON SOIR , M. LE MARQUIS DE B*** ! ET D'OU VOUS VIENT CETTE BOSSE au front , M. le Marq is ?* & ils me ferroient , & ils me pouffoient ! & des rires ! & des gestes ! & un bruit ! je crois que j'en resterais sourd : je veux être pen lu si jamais j'y retourne. Mais comment ont-ils su que.

j'avois cette bosse au front ? --- Ha ! parbleu , elle se voit d'une lieue ! --- Mais mon masque ? --- Ho ! cela ne fait rien. Tenez , moi , j'ai été reconnu aussi. Bon , reprit le Marquis d'un air consolé. Oui , continua le Comte , mon aventure est assez drôle : j'ai rencontré-là une fort jolie dame , qui m'estimoit beaucoup , mais beaucoup , la semaine passée ! J'entends , j'entends , dit le Marquis. --- Cette semaine elle m'a éconduit d'une manière si plaisante !..... Imaginez que je suis allé au bal avec un de mes amis , qui s'étoit fort joliment déguisé. --- La Marquise effrayée l'interrompit : Monsieur le Comte soupe sans doute avec nous , lui dit-elle de l'air du monde le plus flatteur ? --- Si cela ne vous embarrasse pas trop , Madame.... Quoi ! interrompit le Marquis , vas-tu faire des façons avec nous ? crois-moi , essaie plutôt de faire ta paix avec ta jeune parente , qui t'en veut beaucoup. --- Moi , Monsieur , point du tout ! j'ai toujours pensé que M. de Rosambert étoit homme d'honneur ; je le crois trop galant homme pour abuser des circonstances..... Il ne faut abuser de rien , me répondit le Comte ; mais il faut user de tout. Qu'est-ce que c'est que des circonstances , s'écria le Marquis ? qu'entend-elle par des

circon
a-t-il ?
conte-
tiers.
Marq
soupe
per ,
teras
alors
dit à
Monf
histoi
Bon ,
on n
Comt
avent
manie
bien
La
le Co
je me
le Ma
maîtr
tuatio
teuse
d'agir
Marq
vanta
labes

circonstances ? Quelles circonstances y a-t-il?... Rosambert tu me diras cela ; mais conte-nous donc ton histoire. --- Volontiers. Messieurs , interrompit encore la Marquise , on vous a déjà dit que le souper étoit servi. Oui, oui , allons souper , répondit le Marquis , tu nous conteras ton malheur à table. La Marquise alors s'approcha de son mari , & lui dit à mi-voix : y songez-vous bien , Monsieur , de vouloir qu'on raconte une histoire galante devant cette enfant ? Bon , bon , lui répondit-il , à son âge on n'est pas si novice ; & s'adressant au Comte : Rosambert , tu nous conteras ton aventure ; mais tu gazeras tout cela de manière que cette enfant..... tu m'entends bien ?

La Marquise nous plaça de manière que le Comte étoit entr'elle & moi , & que je me trouvois , moi , entre le Comte & le Marquis. Un regard prompt de ma belle maîtresse m'avertit d'apporter à notre situation critique l'attention la plus scrupuleuse ; de ne parler qu'avec ménagement , d'agir avec la plus grande circonspection. Le Marquis mangeoit beaucoup & parloit davantage ; je ne répondois que par monosyllabes aux douces phrases qu'il m'adressoit.

Le Comte enchérissoit sur les éloges du Marquis ; il me prodiguoit , d'un ton railleur , les compliments les plus outrés , assuroit malignement que personne au monde n'étoit plus aimable que sa jeune parente , demandoit au Marquis ce qu'il en pensoit ; & préludant avec la Marquise par de légères épigrammes , il protestoit qu'elle seule , jusqu'à présent , savoit précisément combien Mademoiselle du Portail méritoit d'être aimée. La Marquise également adroite & prompte , répondit vite & toujours bien ; mesurant la défense à l'attaque , elle éludoit sans affectation ou se défendoit sans aigreur : déterminée à ménager un ennemi qu'elle ne pouvoit espérer de vaincre , aux questions pressantes elle opposoit les aveux équivoques , elle atténuoit les allégations fortes par les négations mitigées , & repoussoit les sarcasmes plus amers qu'embarrassants , par des récriminations plus fines que méchantes. Très-intéressée à pénétrer les secrets desseins du Comte , dont la vengeance étoit si facile , elle le fixoit souvent d'un œil observateur ; puis essayant de le fléchir en l'intéressant , elle l'accabloit de politesse & d'attentions , prétextoit une forte migraine , traînoit languissamment les doux accents de sa voix presque éteinte ,

teint
citoin
D
desse
menq
jeta ,
telle a

Je
qu'un
passé
L
En
est si

No
avec
amuse

Po
sure.

Bo
I.

teinte , & de ses regards suppliants sollicitoit sa grace , qu'elle ne pouvoit obtenir.

Dès que les domestiques eurent servi le dessert & se furent retirés , le Comte commença une attaque plus chaude , qui nous jeta , la Marquise & moi , dans une mortelle anxiété.

L E C O M T E .

Je vous disois , Monsieur le Marquis , qu'une jeune dame m'honoroit , la semaine passée , d'une attention toute particuliere....

LA MARQUISE (*l'interrompant.*)

Encore une bonne fortune ! la matiere est si usée !

L E C O M T E .

Non , Madame : une infidélité subite , avec des circonstances nouvelles qui vous amuseront....

L A M A R Q U I S E .

Point du tout , Monsieur , je vous assure.

L E M A R Q U I S .

Bon ! les femmes disent toujours qu'une
I. Partie.

G

histoire galante les ennuie ! Rosambert ,
conte-nous la tienne.

L E C O M T E.

Cette Dame étoit au bal... je ne fais
plus quel jour..... (*A la Marquise*)
Madame , aidez-moi donc , vous y étiez
aussi.....

L A M A R Q U I S E (*vivement.*)

Le jour , Monsieur ! hé qu'importe
le jour ? Pensez-vous d'ailleurs que j'aie
remarqué?....

L E M A R Q U I S.

Passons , passons , le jour n'y fait rien.

L E C O M T E.

Hé bien , j'allai à ce bal avec un de
mes amis, qui s'étoit déguisé le plus jo-
liment du monde , & que personne ne
reconnut.

L E M A R Q U I S.

Que personne ne reconnut ! il étoit
bien habile celui-là ! Quel habit avoit-il
donc ?

LA MARQUISE (*très-vivement.*)

Un habit de caractère , apparemment.

LE COMTE.

Un habit de caractère !..... mais, non..... (*en regardant la Marquise.*) Cependant je le veux bien , si vous le voulez : un habit de caractère , soit. Personne ne le reconnut ; personne , excepté la dame en question , qui devina que c'étoit un fort beau garçon.

(*Ici la Marquise sonna un domestique, le retint quelque temps , sous différents prétextes : le Marquis impatient le renvoya ; le Comte reprit.*)

La dame charmée de sa découverte.... Mais je ne veux plus rien dire , parce que le Marquis la connoît.

LE MARQUIS (*riant.*)

Ha ! cela se peut : d'abord , j'en connois beaucoup ; mais cela ne fait rien , continue.

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte , on donnoit hier une piece nouvelle.

L E C O M T E.

Oui , Madame ; mais permettez-moi
de finir mon histoire.

L A M A R Q U I S E.

Point du tout , je veux savoir ce que
vous pensez de la piece.

L E C O M T E.

Permettez , Madame....

L E M A R Q U I S.

Hé ! Madame , laissez-le donc nous
raconter !....

L E C O M T E.

Pour abrégér , vous saurez que mon
jeune ami plut beaucoup à la dame ; que
ma présence ne tarda pas à la gêner , &
le moyen qu'elle imagina pour se débar-
rasser de moi....

L A M A R Q U I S E.

C'est un Roman que cette histoire-là !

L E C O M T E.

Un Roman , Madame ! Ha ! tout-à-

l'heure, si l'on m'y force, je convaincray les plus incrédules. Le moyen qu'elle imagina fut de me détacher une jeune Comtesse, son intime amie, femme très-adroite, très-obligeante, qui s'empara de moi tellement....

LE MARQUIS.

Comment ! on t'a donc bien joué ?

LE COMTE.

Pas mal, pas mal ; mais beaucoup moins que le mari, qui arriva....

LE MARQUIS.

Il y a un mari !... Ha ! tant mieux !... j'aime beaucoup les aventures où figurent des maris comme j'en connois tant ! Hé bien ! le mari arriva.... Qu'avez-vous donc, Madame ?

LA MARQUISE.

Un mal de tête affreux !... Je suis au supplice.... (*Au Comte.*) Ha ! Monsieur, remettez de grace à un autre jour le récit de cette aventure.

LE MARQUIS.

Hé ! non , conte , conte donc , cela la dissipera.

LE COMTE.

Oui , je finis en deux mots.

Mlle. DU PORTAIL (*au Marquis , tout bas.*)

Monsieur de Rosambert aime beaucoup à jaser , & ment quelquefois passablement.

LE MARQUIS.

Je fais bien , je fais bien ; mais cette histoire est drôle : il y a un mari , je parie qu'on l'a attrapé comme un sot.

LE COMTE (*sans écouter la Marquise , qui veut lui parler.*)

Le mari arriva , & ce qu'il y eut d'étonnant , c'est qu'en voyant la figure douce , fine , agréable , fraîche du jeune homme , si joliment déguisé , le mari crut que c'étoit une femme....

LE MARQUIS.

Bon!.... ho ! celui-là est excellent !
ho ! l'on ne m'auroit pas attrapé comme
cela, moi ; je me connois trop bien en
physionomie !

Mlle. DU PORTAIL.

Mais cela est incroyable !

LA MARQUISE.

Impossible. M. de Rosambert nous
fait des contes.... qu'il devrait bien finir,
car je me sens fort incommodée.

LE COMTE.

Il le crut si bien qu'il lui prodigua les
compliments, les petits soins, & même il en
vint jusqu'à lui prendre la main & à la lui
ferrer doucement... (*Au Marquis.*) Tenez,
à-peu-près comme vous faites à présent
à ma cousine.

LE MARQUIS *étonné quita promptement
sa main, qu'il tenoit en effet.*

Il l'a fait exprès, me dit-il : je crois
qu'il voudroit que la Marquise s'aperçût
de notre intelligence. Ho ! qu'il est jaloux !

G jv

qu'il est méchant ; & menteur , lui répliquai-je ; menteur !... comme un Avocat.
(*Le Comte , toujours sourd aux instances que la Marquise avoit eu le temps de renouveler , reprit :*

Tandis que le bon mari , d'un côté , épuisoit les lieux communs de vieille galanterie , & pressoit la main chérie..... la dame , non moins vive , mais plus heureuse.....

L A M A R Q U I S E.

Hé ! Monsieur , quelles femmes avez-vous donc connues ?... Vous nous peignez celle-là sous des couleurs !... Ne se peut-il pas que , trompée , comme son mari , par les apparences ?...

L E C O M T E.

Ha ! cela eût été très-possible ; mais je crois que cela n'étoit pas. Au reste , vous allez en juger vous-même , écoutez jusqu'au bout.

L A M A R Q U I S E.

Monsieur , s'il faut absolument que vous racontiez cette histoire je vous prie au moins de songer que vous devez quelques ménagements (*en regardant Mademoiselle*

du Portail) à certaines personnes qui vous écoutent.

LE MARQUIS.

Ha ! Rosambert , Madame a raison ; gize un peu cela , à cause de cette enfant (*en montrant Mademoiselle du Portail.*)

LE COMTE.

Oui... oui !.. La dame fort émue...

LA MARQUISE.

Monsieur , de grace , abrégez des détails qui ne sont pas honnêtes.

Mlle. DU PORTAIL (*d'un ton fort brusque.*)

Il est minuit , Monsieur.

LE COMTE (*fort durement.*)

Je le fais bien , Mademoiselle , & si cette conversation vous ennuie je ne dirai qu'un mot... pour l'achever.

LE MARQUIS (*à Mademoiselle du Portail.*)

Il est très-piqué contre vous. Les amitiés.

que vous me faites !... Il est jaloux comme un tigre !

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte , à propos , pendant que j'y pense , avez-vous obtenu du Ministre ?...

LE COMTE.

Oui , Madame , j'ai obtenu tout ce que je voulois ; mais laissez-moi...

LE MARQUIS.

Ha ! ha ! qu'est-ce que tu sollicitois donc !

LE COMTE.

Un brevet de Lieutenant-Colonel du Régiment de *** , pour le Vicomte de G*** , mon parent : il y a déjà plusieurs jours... Pour revenir à mon aventure....

LE MARQUIS.

Oui , oui , revenons-y.

LA MARQUISE.

Il doit être bien content de vous , le Vicomte ?

LE COMTE.

La dame fort émue....

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte , répondez-moï
donc.

LE COMTE.

Oui , Madame , il est très-content...
La dame fort émue....

LA MARQUISE.

Et son cher oncle le Commandeur ?

LE COMTE.

En est fort aise aussi , Madame ; mais
vous vous intéressez prodigieusement...

LA MARQUISE.

Ho ! oui , tout ce qui regarde mes
amis me touche sensiblement ; & cette
affaire me tourmentoît à cause de vous :
si vous m'en aviez parlé plutôt , j'aurois
pu vous y servir....

LE COMTE.

Madame , je suis très-sensible.... mais

permettez-moi de reprendre le récit de mon aventure....

LA MARQUISE.

Et si jamais pareille occasion se présente employez-moi, ou bien nous nous brouillerons mortellement.

LE COMTE.

Madame, je vous rends grace.... Permettez qu'enfin....

LA MARQUISE.

Ho, si vous vous adressez à d'autres, je ne vous le pardonnerois pas, je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Allons, voilà qui est dit : laissez-le donc finir son histoire.

LE COMTE.

La dame fort émue, prodiguoit au jeune Adonis....

LA MARQUISE.

Quelle migraine j'ai !

L E C O M T E.

Prodiguoit au jeune Adonis....

LA MARQUISE , *tirant le Marquis à part ,
& lui parlant à mi-voix.*

Monsieur , je vous le répète , il n'est pas décent de conter devant cette enfant.....

L E M A R Q U I S.

Bon , bon , elle en sait plus qu'on ne croit ! la petite personne est futée ! allez , je me connois en physionomie !

L E C O M T E.

Monsieur le Marquis , je ne pourrai jamais finir mon aventure , on m'interrompt à tout moment ; mais je vais rentrer chez moi , & demain matin je vous en enverrai tous les détails par écrit.

L A M A R Q U I S E.

Bonne plaisanterie !

L E C O M T E (*au Marquis.*)

Non , je vous l'enverrai , parole d'honneur , & je mettrai les lettres initiales de chaque

nom.... à moins qu'on ne me laisse finir ce soir.

LE MARQUIS.

Hé bien , allons donc , finis.

LA MARQUISE.

A la bonne heure , finissez ; mais songez....

LE COMTE.

La dame fort émue , prodiguoit au jeune Adonis les confidences flatteuses , les doux propos , les petits baisers tendres.... C'étoit vraiment une scène à voir. On ne peut la peindre.... ; mais on pourroit la jouer..... Tenez , jouons-la.

LE MARQUIS.

Tu badines !

LA MARQUISE.

Quelle folie !

Mlle. DU PORTAIL.

Quelle idée !

L E C O M T E.

Jouons-la : Madame sera la dame en question, moi, je suis le pauvre amant baffoué... Ha ! c'est qu'il nous manquera une Comtesse ! ... (*A la Marquise.*) Mais Madame a des talents précieux, elle peut bien remplir à la fois deux rôles difficiles.

LA MARQUISE (*avec une colere contrainte.*)

Monsieur....

L E C O M T E.

Je vous demande pardon, Madame, ce n'est qu'une supposition.

L E M A R Q U I S.

Mais sans doute ; il ne faut pas que cela vous fâche.

LA MARQUISE (*d'une voix éteinte & les larmes aux yeux.*)

Il s'agit bien des rôles qu'on m'offre, Monsieur....; mais c'est qu'il est bien cruel que je me plaigne depuis une heure d'être fort mal, sans qu'on daigne y faire la moindre attention. (*Au Comte en trem-*

blant.) Peut-on, Monsieur, sans vous offenser, vous observer qu'il est tard, & quand j'ai besoin de repos.

LE COMTE (*un peu touché.*)

Je serois désolé de vous importuner, Madame.

LA MARQUISE.

Vous ne m'importunez pas, Monsieur; mais je vous répète que je suis malade, & fort malade.

LE MARQUIS.

Hé! mais, comment ferons-nous? où couchera Mademoiselle du Portail?

LA MARQUISE (*vivement.*)

En vérité, Monsieur, il semble qu'il n'y ait pas un appartement dans cet hôtel!

Effrayé de la tournure que l'entretien venoit de prendre, je m'approchai du Comte: charmante enfant, me dit-il tout bas, laissez-moi; tout ce que vous me diriez ne vaut pas ce que je suis curieux de savoir au juste, & ce que je vais apprendre tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

Il y a des appartements, Madame; mais

du Chevalier de Faublas.

89

cette enfant n'aura-t-elle pas peur toute seule ?

LE COMTE (*avec vivacité.*)

Pas plus que la dernière fois.

LE MARQUIS (*brusquement, en montrant la Marquise.*)

Mais la dernière fois elle a couché avec Madame !

LE COMTE

Ha !

LA MARQUISE (*troublée, balbutie.*)

Elle a couché dans mon appartement.....
& moi.....

LE MARQUIS.

Elle a couché dans votre lit , avec vous.
Je le fais bien , puisque j'ai moi-même
fermé les rideaux ; ne vous en souvenez-
vous pas ?

(*La Marquise confondue ne répondit.*
I. Partie. H

pas , le Marquis continua , en affectant de parler tout bas.)

Ne vous souvenez-vous pas que je suis venu dans la nuit ?....

La Marquise porta la main à son front , jeta un cri de douleur & s'évanouit.)

Je n'ai jamais pu découvrir si cet évanouissement étoit bien naturel ; mais je fais que dès que le Marquis nous eut quittés pour aller , dans son appartement , chercher lui-même une eau qu'il disoit souveraine en pareil cas , la Marquise reprit ses sens , rassura promptement Justine & la Dutour , accourues pour la secourir ; leur ordonna de nous laisser , & que s'adressant au Comte : Monsieur , lui dit-elle , avez-vous donc juré de me perdre ? --- Non , Madame , j'ai voulu m'instruire de quelques détails que j'ignorois , vous prouver qu'on ne me joue pas impunément , & vous forcer de convenir que si je suis capable de me venger , je fais pourant , maître de mon ressentiment , ne pas porter la vengeance trop loin. Maintenant , Madame , vous voilà tranquille , à une condition cependant. Je sens , ajouta-t-il ,

en nous regardant malignement , je sens que je vais vous affliger tous deux : vous vous étiez promis une nuit heureuse , heureuse autant que celle d'avant-hier ; mais vous , Monsieur , vous m'avez trop peu ménagé pour que je m'intéresse au succès de vos projets galants ; & vous , Madame , vous n'espérez pas , sans doute , que , ministre complaisant de vos plaisirs , je puisse voir comme un mari..... chargez-vous de choisir l'épithète..... je puisse voir M. de Faublas passer dans vos bras en ma présence même. --- M. de Faublas dans mes bras ! --- Ou Mademoiselle du Portail dans votre lit ! N'est-ce pas la même chose ? Hé ! mais , Madame , je croyois que là-dessus nous étions d'accord ? Croyez-moi , le temps est cher , ne le perdons pas à disputer plus long-temps sur les mots , composons. Que cette charmante enfant m'accorde l'honneur de l'accompagner ; que je la reconduise chez son pere tout-à-l'heure : à cette condition je me tais.

Le Marquis entra , tenant un flacon. Je suis très-sensible à vos soins , lui dit la Marquise ; mais vous voyez que je suis un peu moins mal : je voudrois être tout-à-fait bien , afin de pouvoir garder Mademoiselle du Portail. Comment , s'écria le

Marquis ! --- Je suis toujours fort incommodée, il est impossible que cette chère enfant passe la nuit chez moi. --- Hé bien, Madame, n'y a-t-il pas, comme vous le disiez tout-à-l'heure, un appartement dans cet hôtel ? --- Oui, Monsieur ; mais vous m'avez fait une objection à laquelle je me rends : cette enfant auroit peur.... D'ailleurs la laisser ainsi toute seule !.... je ne le souffrirai pas. --- Elle ne sera pas seule, Madame ; sa femme-de-chambre est ici. -- Sa femme-de-chambre.... sa femme-de-chambre !.... Hé bien, Monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, Monsieur du Portail ne veut pas que Mademoiselle sa fille couche ici. --- Qui vous l'a dit, Madame ? --- Monsieur le Comte vient de m'annoncer seulement tout-à-l'heure que M. du Portail l'a prié de passer ici pour lui ramener sa fille. --- Hé ! pourquoi donc ne nous as-tu pas dit cela tout de suite, toi ? Mais.... répondit Rosambert en riant, c'est que je n'ai pas voulu troubler votre joie pendant le souper. M. du Portail envoie chercher sa fille, reprit le Marquis ! croit-il qu'elle est mal ici ? Pourquoi d'ailleurs te charger de cette commission ? Il nous doit une visite & des

remer
même
raison

Je
Marc
pour
jeter
êtes
pas ;
bras
il p
le M
plus
Dut
Con

A
Ros
rète
il
de-c
nist
agr
nou
que
que
me
Co
ave
po
fer

remerciements, quand il seroit venu lui-même !... Je le verrai ; je veux savoir quelles raisons.... Je le verrai.

Je fis une profonde révérence à la Marquise : elle se leva & vint à moi pour m'embrasser. M. de Rosambert se jeta entr'elle & moi : Madame , vous êtes si incommodée ! ne vous dérangez pas ; & la prenant doucement par le bras il la força de s'asseoir ; ensuite il prit ma main d'un air galant , & le Marquis ne vit qu'avec le regret le plus vif Mademoiselle du Portail & la Dutour s'éloigner dans la voiture du Comte.

Au détour de la première rue , M. de Rosambert ordonna à son cocher d'arrêter. Je connois ce visage-là , me dit-il en regardant ma prétendue femme-de-chambre ; je ne crois pas que le ministère de cette brave femme vous soit agréable chez M. de Faublas ; ainsi nous nous dispenserons de la promener jusques-là. La Dutour descendit sans répliquer un seul mot , & nous continuâmes notre route. Je fis remarquer au Comte que nous étions libres enfin ; qu'il avoit trop abusé de l'embarras de ma position , & qu'il ne pouvoit se dispenser de m'accorder une prompte satis-

faction. Je ne vois ce soir que Mademoiselle du Portail, me répondit-il ; demain, si le Chevalier de Faublas a quelque chose à me dire, il me trouvera chez moi. Nous ferons ensemble un dîner de garçon ; je dirai librement à mon ami ce que je pense de sa conduite, & s'il est raisonnable, j'espère le convaincre sans peine qu'il ne doit pas être si mécontent de la mienne. Cependant nous arrivâmes à la porte de l'hôtel ; ce fut M. Person lui-même qui me l'ouvrit : il m'apprit que le Baron avoit attendu mon retour avec plus d'inquiétude que de colere, & que désespérant enfin de me revoir ce soir, il ne s'étoit couché qu'après avoir recommandé vingt fois à Jasmin d'aller, dès qu'il seroit jour, me chercher au bal, ou chez le Marquis de B***.

Je me retirai dans mon appartement, où rappelant à mon esprit les divers événements de cette journée si peu tranquille, je fus moins étonné d'avoir pu la passer toute entière sans m'occuper de ma Sophie ; & comme pour réparer ce long oubli, je répétai vingt fois son nom chéri. J'avoue pourtant que celui de la Marquise vint aussi quelquefois sur mes lèvres ; j'avoue que d'abord il me parut

dur
purs
parti
mes
été ;
célibat
voit

J'a
devo
coup
un e
berté
pas.
les m
song
fils
quie

Je
Rosa
qu'il
& sa
seul
je v
votr
m'e
l'int
pas
Le
rieu
dit-

dur d'être réduit à pousser d'inutiles soupirs dans mon lit solitaire ; mais je pris le parti d'offrir à ma Sophie le sacrifice de mes plaisirs , quelque involontaire qu'il eût été ; & je m'endormis presque consolé du célibat auquel la vengeance du Comte m'avoit condamné.

J'allai , dès qu'il fit jour , présenter mes devoirs au Baron. Il me dit avec beaucoup de douceur : Faublas , vous n'êtes plus un enfant , je vous laisse une honnête liberté , j'espère que vous n'en abuserez pas. J'espère que vous ne passerez jamais les nuits ailleurs que dans cet hôtel ; songez que je suis pere , & que si mon fils m'aime , il doit craindre de m'inquiéter.

Je me hâtai de me rendre chez M. de Rosambert , qui déjà m'attendoit. Dès qu'il m'aperçut il vint à moi en riant , & sans me laisser le temps de dire un seul mot , il se jeta à mon col : que je vous embrasse , mon cher Faublas ! votre aventure est délicieuse : plus je m'en occupe , & plus elle m'amuse. Je l'interrompis brusquement : je ne suis pas venu pour recevoir vos compliments.... Le Comte me pria , d'un ton plus sérieux , de m'asseoir : vous pourriez , me dit-il , m'en vouloir encore ! je vous re-

verrois dans les mêmes dispositions ! allons donc , mon jeune ami , vous êtes fou. Quoi ! une ingrate beauté vous favorise & me délaisse : c'est moi qu'on sacrifie ; c'est à vous qu'on m'immole , & vous vous fâchez ! Je ne punis que par une inquiétude momentanée , les galantes tromperies du couple adroit qui me joue , & c'est par le sang de son ami , que M. de Faublas prétend venger les petites tribulations de Mademoiselle du Portail ! Je vous jure que cela ne sera pas. Mon cher Faublas , j'ai sur vous l'avantage de six années d'expérience ; je fais très-bien qu'à seize ans on ne connoît que sa maîtresse & son épée ; mais à vingt-deux un homme du monde ne se bat plus pour une femme.

Je donnai quelques signes d'étonnement qu'il remarqua. Croyez-vous au véritable amour , ajouta-t-il aussi-tôt ? C'est encore une des illusions de l'adolescence , je vous en avertis. Moi , je n'ai vu partout que la galanterie. Qu'est-ce d'ailleurs que votre aventure ? une bonne fortune , & rien de plus , & d'une histoire comique nous ferions une tragédie ! Nous nous égorgerions pour une belle dame qui me quitte aujourd'hui , & qui demain vous plantera-là. Ha ! Chevalier , gardez
votre

votre courage pour une occasion plus importante ; on ne peut désormais soupçonner le mien. Il est trop vrai que le fatal concours des circonstances nous force quelquefois à verser le sang d'un ami ; puisse l'honneur, l'inflexible honneur, ne vous réduire jamais à cette horrible extrémité... ! Mon cher Faublas, j'avois à-peu-près votre âge quand la Marquise de Rosambert, dont je suis le fils unique, achevoit sa trente-troisième année ; elle étoit si fraîche encore, qu'on ne lui eût pas donné plus de vingt-cinq ans ; dans le monde on l'appelloit ma sœur aînée. Avec les agréments de la jeunesse, elle avoit conservé ses goûts, elle aimoit les assemblées nombreuses & les plaisirs bruyants. Une nuit que je l'avois conduite au bal de l'Opéra, on l'y insulta publiquement. J'accourus aux cris de la Marquise, qui venoit d'ôter son masque : déjà l'insolent inconnu l'avoit suppliée d'excuser sa méprise, & se perdoit dans la foule. Je le joignis, je l'obligeai de se démasquer : je reconnus le jeune Saint-Clair, compagnon de mon enfance, & de tous mes amis le plus cher. *Je ne croyois pas que ce fût la Marquise de Rosambert* : voilà tout ce qu'il me dit ; c'étoit beaucoup, sans doute....

I. Partie.

I

Hélas ! un murmure général nous fit comprendre que ce n'étoit pas assez ; l'honneur vouloit du sang : nous nous batîmes. Saint-Clair succomba ; je tombai sans connoissance auprès de mon ami mourant. Pendant plus de six semaines une horrible fièvre brûla mon sang & troubla ma raison. Dans mon délire affreux je ne voyois que Saint-Clair , sa plaie saignoit sous mes yeux ; les convulsions de la mort agitoient ses membres tremblants , & cependant il me regardoit d'un air attendri , d'une voix éteinte il m'adressoit de touchants adieux : dans ses derniers moments il ne paroissoit sensible qu'à la douleur de quitter le barbare qui venoit de l'immoler. Long-temps cette affreuse image me poursuivit , long-temps on trembla pour ma vie ; enfin la nature , secondée des efforts de l'art , opéra ma guérison ; mais je recouvrai ma raison sans perdre mes remords. Le temps , qui console de tout , a séché mes pleurs ; mais jamais , jamais le souvenir de cet affreux combat ne s'effacera de ma mémoire..... Chevalier , je ne me verrois qu'avec peine obligé de me battre avec un inconnu ; jugez si j'irai , sans raison , exposer ma vie pour menacer la vôtre..... Ha ! si jamais l'inflexible

hon
blas
roit
véq
le pl
R
bra
peu
pren
me
vous
Mill
n'est
tre l
voye
roit
mais
teme
liere
pens
Elle
vous
porte
d'esp
à la C
d'un
deme
n'em
aller

honneur nous y forçoit , mon cher Faublas , je vous le jure , votre victoire ne seroit ni pénible , ni glorieuse ; j'ai trop éprouvé qu'en pareil cas celui qui meurt n'est pas le plus malheureux.

Rosambert me tendit les bras , je l'embrassai de bon cœur ; son trouble se dissipa peu à peu : déjeûnons , me dit-il , & reprenant sa première gaieté : vous veniez me faire une querelle , ingrat , lorsque vous me devez mille remerciements. — Mille remerciements ! — Sans doute : n'est-ce pas moi qui vous ai fait connoître la Marquise ? Il est vrai que je ne prévoyois pas le malin tour qu'on me joueroit : j'aurois pu pressentir une infidélité ; mais deviner qu'elle auroit lieu si promptement , avec des circonstances si singulières ! (Il se mit à rire.) Ho ! mais plus j'y pense , plus je crois devoir vous féliciter. Elle est délicieuse , votre aventure ! & puis vous entrez dans le monde par la belle porte ; la Marquise est jeune , belle , pleine d'esprit , considérée à la ville , bien venue à la Cour , intrigante en diable : elle jouit d'un crédit immense & sert ses amis chaudement. Je témoignai au Comte que je n'emploierois jamais de tels moyens pour aller à la fortune. Et vous avez tort ,

me répondit-il : combien de gens d'un vrai mérite ne se sont pourtant avancés que par-là ; mais laissons cela , ne me donnerez-vous pas quelques détails sur cette nuit joyeuse , de laquelle vous vous étiez bien trouvé sans doute , puisque sans moi vous auriez fait le lendemain.

Je ne me fis pas presser. Ha ! la rusée Marquise , s'écria le Comte , après m'avoir entendu ! Ha ! la fine dame , comme elle a filé son bonheur ! & son honnête époux , le cher Marquis , le plus doux , le plus crédule , le plus complaisant des commodes maris dont la France abonde ! en vérité , il me feroit croire que certains hommes ont été mis dans ce bas monde tout exprès pour servir à l'amusement de leur prochain. Mais sa femme ! sa femme !..... — Est très-aimable. — Je le fais bien , je le savois même avant vous ; & nous nous serions coupé la gorge à cause d'elle ! Ha ! — Je conviens , Rosambert , que nous aurions mal fait. — Très-mal fait , & puis c'est qu'une telle incartade auroit été d'un exemple fort dangereux. Comment ? — Tenez , Faublas , dans le cercle borné de chacune des sociétés particulières qui composent ce que la bonne compagnie appelle

le Monde, il y a nombre d'intrigues qui se croisent, une foule d'intérêts qui se contrarient. Tel est le mari de celle-ci, qui est l'amant de celle-là; tel est aujourd'hui sacrifié, qui demain vous immole : les hommes sont entreprenants, ils attaquent sans cesse; les femmes sont foibles, elles cedent toujours. Il résulte delà que le célibat devient un état fort doux; que le joug du mariage paroît moins insupportable : la jeunesse s'amuse, l'Etat se peuple, & tout le monde est content. Hé bien, si la jalousie alloit répandre aujourd'hui son noir poison, si les maris qu'on attrape s'armoient pour réparer l'honneur de leurs fragiles moitiés, si les amants qu'on délaisse s'égorgeoient pour se disputer un cœur volage, vous verriez une désolation générale; la Ville & la Cour deviendroient un vaste champ de carnage. Combien de femmes crues sages seroient tout-à-coup veuves! que de beaux enfants, réputés légitimes, pleureroient leurs peres! que de charmants bâtards végèteroient abandonnés! La génération présente passeroit après avoir fait, mais avant d'avoir élevé sa postérité. — Quel tableau vous faites, Rosambert! vous peignez la galanterie; mais

l'amour tendre & respectueux..... — N'existe plus ; il ennuyoit les femmes , les femmes l'ont tué. — Vous n'estimez donc guere les femmes ? — Moi ! je les aime..... comme elles veulent être aimées. Ha ! lui répliquai-je avec la plus grande vivacité , je vous pardonne vos blasphêmes , vous ne connoissez pas ma Sophie. Il me demanda l'explication de ces derniers mots ; mais je la lui refusai avec cette discrétion qui , sur-tout dans le premier âge , accompagne le véritable amour.

Cependant nous déjeûnions comme on dîne ; le vin de Champagne n'étoit pas épargné , & l'on fait que Bacchus est le pere de la gaieté. Il me parut que le Comte , s'il estimoit peu les femmes , les aimoit beaucoup & se plaisoit à parler d'elles. Plein du systême qu'il soutenoit , il l'appuyoit du scandaleux récit des anecdotes galantes du jour. Rosambert m'embarassoit sans me persuader ; à chaque exemple qu'il me donnoit je répondois toujours qu'une exception , loin de détruire la regle , la prouvoit. Mais vous ne savez donc pas , me dit-il avec chaleur , vous ne savez donc pas à quel point la bonne moitié des individus de ce sexe tant honoré

porte chaque jour l'entier oubli de cette modestie naturelle , de cette pudeur innée que vous lui supposez. Il se leva avec vivacité & riant de toutes ses forces : ha ! parleu , tenez..... vous n'avez pas disposé de votre journée Venez avec moi , venez..... Je vais de ce pas vous présenter à une belle dame..... Nous en trouverons chez elle beaucoup d'autres..... Elles sont jolies ; vous ferez le maître de les estimer toutes , & tant qu'il vous plaira.

Tous deux en pointe de vin , nous montâmes dans un honnête fiacre , qui s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence ; mais les airs cavaliers de la maîtresse du logis , le ton leste dont le Comte la traitoit , l'accueil non moins leste dont elle m'honora , tout me fit soupçonner que j'étois engagé dans une partie de filles. J'en demeurai convaincu quand la brave dame , de qui le Comte paroissoit très-connu , & qui vouloit , disoit - elle poliment , me déniaiser , m'eut montré toutes les curiosités de sa maison. Elle finit par nous conduire dans une salle où se trouvoient rassemblées beaucoup de Nymphes , qui toutes passèrent devant nous en brigant l'honneur du mouchoir. Rotambert prit

la plus jolie ; j'eus la singulière fantaisie de choisir la plus laide.

En attendant , me dit le Comte , qu'on ait servi le dîner que j'ai demandé , nous pouvons , chacun de notre côté , commencer avec notre belle un bout de conversation , à table nous formerons la partie quarée. Né curieux , je me sentis l'envie d'examiner un peu en détail la Nymphé que je m'étois choisie ; il me parut important de savoir quelle différence il y avoit entre une belle Marquise & une laide Courtisane. Le sujet étoit peu digne de mon attention : la recherche m'amusa d'abord uniquement par les objets de comparaison qu'elle m'offrit ; insensiblement j'y pris feu , & machinalement je songeai à pousser l'examen aussi loin qu'il pouvoit aller. La Nymphé s'aperçut de mes heureuses dispositions : sans me donner le temps de réfléchir davantage , elle m'invita à tenter l'attaque , & se prépara fièrement à la soutenir ; mais tout-à-coup , sans que j'eusse besoin d'expliquer mes intentions pacifiques , la guerrière expérimentée vit qu'il n'y auroit pas entre nous la plus légère escarmouche. Elle se releva nonchalamment & me regardant avec attention : tant mieux , dit-

elle , c
fible d
du sen
mots :
minai
droit ,
son , e
de ma

Le
main
savoir
faïsi ,
tant
figulie
trouv
fille
vous
nique
Nym
Elle
le c'a
rense
le c'
Faub
froid
ger
rime
plai
pou
con

elle , c'auroit été dommage ! Il est impossible de se figurer combien je fus frappé du sens très-clair que présentoient ces mots : c'auroit été dommage ! Je n'examinai pas ce que Rosambert deviendrait , je m'enfuis de cette infâme maison , en jurant que je n'y retournerois de ma vie.

Le Comte étoit chez moi le lendemain à dix heures du matin ; il venoit savoir quelle terreur panique m'avoit saisi , & m'assura que mon aventure s'étant répandue dans cette maison , avoit singulièrement diverti tous ceux qui s'y trouvoient. — Quoi , Rosambert ! cette fille me dit : c'auroit été dommage , & vous appelez ma terreur une terreur panique ! — Ho ! cela est différent ! la Nymphé a un peu tronqué l'aventure !.... Elle se gardoit bien de nous apprendre... le c'auroit été dommage change entièrement l'histoire.... Il est d'un bon genre , le c'auroit été dommage !..... Hé bien , Faublas , cette femme qui vous félicite froidement d'avoir échappé à un danger qu'elle vous invitoit à courir , l'estimez-vous ? — Vous me faites-là une plaisante question , Rosambert ; hé ! que pourriez-vous conclure de ma réponse contre son sexe en général ? — Vous

esquivez , mon ami : ah ! vous êtes incorrigible ! Hé bien , estimez , estimez , puisque vous le voulez absolument ; moi , je vais me coucher. — Comment ! vous coucher ! d'où venez-vous donc ? — Que voulez-vous ! dans le monde il faut s'amuser de tout. J'ai trouvé-là le Commandeur de *** , le petit Chevalier de M*** , l'Abbé de D*** , nous avons fait toute la soirée & toute la nuit un vacarme , une orgie ! cela étoit délicieux ! mais je vais me coucher.

J'étois à peine habillé quand mon pere monta chez moi ; il me dit que M. du Portail m'attendoit à dîner. Il ajouta : vous passerez ensemble toute la soirée ; je soupe dans ce quartier-là , j'irai vous prendre chez lui , je vous ramènerai.

Je me hâtai de sortir , car j'étois pressé de voir ma jolie cousine. Elle vint au parloir avec ma sœur. — Que vous êtes heureux , me dit vivement Adélaïde ! vous allez au bal , vous y passez les nuits , vous y avez fait la connoissance d'une fort jolie dame ! — Et qui vous a dit tout cela ? -- M. Person , qui n'a pas de secrets pour nous. Sophie baissoit les yeux & gardoit le silence. Ma sœur continua : dites-nous donc quelle est cette

dame.
être be
vous al
est joli
beauco
Sophie
baissés
ques b
don de
son fr
que n
tant
resser
jolie
moise
— No
c'est e
dit e
demo
s'acco
fort
on e
parle
Mad
conn
trop
cinq
felle
L

dame.... & un bal masqué, cela doit être beau ! — Ha ! fort ennuyeux, je vous assure ; & quant à cette dame, elle est jolie, mais beaucoup moins.... ho ! beaucoup moins que ma jolie cousine. Sophie, toujours muete, toujours les yeux baissés, ne paroissoit occupée que de quelques breloques qui manquoient au cordon de sa montre ; mais la rougeur dont son front s'étoit couvert la trahit. Je vis que notre conversation la touchoit d'autant plus qu'elle affectoit de s'y intéresser moins : Vous avez du chagrin, ma jolie cousine ? Répondez donc, Mademoiselle, lui dit sa vieille gouvernante. — Non, Monsieur ; mais c'est que..... c'est que j'ai mal dormi cette nuit. Oui, dit encore la vieille, cela est vrai, Mademoiselle depuis trois ou quatre jours, s'accoutume à ne pas dormir.... c'est une fort mauvaise habitude, fort mauvaise, on en meurt très-bien : moi qui vous parle, j'ai connu Mademoiselle.... tenez, Mademoiselle Storch.... Vous n'avez pas connu cela, vous, Mademoiselle, vous êtes trop jeune.... dame ! il y a bien quarante-cinq ans que cela est arrivé.... Mademoiselle Storch.....

La vieille avoit ainsi commencé son

histoire, & si je ne voulois pas être privé du bonheur de voir ma jolie cousine, il falloit en écouter tranquillement la longue narration. Sophie m'épargna ce déplaisir pour m'en causer un plus vif. Elle se leva ; sa gouvernante lui demanda avec humeur ce qu'elle avoit ; elle répondit qu'elle se sentoît fort incommodée : sa voix trembloit ! Ha ! voilà comme vous faites toujours, répliqua la vieille ; on n'a jamais le temps de parler à personne. Monsieur le Chevalier, venez demain, vous verrez comme cela est intéressant, & qu'on a bien raison de dire qu'il faut que les jeunes personnes dorment ! — Mon frere, vous permettez que je suive ma bonne amie ? — Oui, ma chere Adélaïde, oui..... Ho ! ayez bien soin d'elle ! Sophie, en me saluant, leva enfin les yeux, elle laissa tomber sur moi un regard douloureux qui pénétra dans mon cœur pour y éveiller le remords.

Il étoit temps de me rendre à l'invitation de M. du Portail. Après lui avoir renouvelé mes remerciements, je lui racontai toute mon aventure, sans oublier le déjeûné de Rosambert ; mais je me gardai bien de lui apprendre où notre gaieté nous avoit conduits ensuite. Je

fuis
Rosam
que v
un p
term
l'hon
souve
loix
duel
sicle
la fé
adou
qui
prits
tion
Qua
que
ce
tant
affec
que
je
mai
mal
rien
qui
vu
me
ren
me

suis bien aise , me dit - il , que M. de Rosambert , qui , d'après ses propos que vous me rendez , me paroît être un petit-maître dans toute la force du terme , ait au moins de justes idées sur l'honneur véritable. Mon jeune ami , souvenez - vous bien que de toutes les loix de votre pays , celle qui défend le duel est la plus respectable. Dans ce siècle de lumieres & de philosophie , la férocité des courages s'est beaucoup adoucie. Combien l'heureuse révolution qui s'est faite à cet égard dans les esprits a déjà épargné de sang à la Nation , & de larmes aux peres de famille ! Quant aux femmes , il paroît , en effet , que le Comte ne les estime point ; si ce n'est que par air & à l'exemple de tant de jeunes gens comme lui qu'il affecte pour elles ce profond mépris , que peut-être il n'a pas , je le plains : je le plains bien davantage , s'il n'a jamais connu que des femmes mésestimables. Faublas , croyez-en mon expérience , plus longue que celle du Comte , qui croît à vingt-deux ans avoir beaucoup vu ; croyez-en mon jugement plus exercé , mes observations plus réfléchies : si l'on rencontre dans le monde quelques femmes sans pudeur , on y voit beaucoup

plus de jeunes gens sans principes. Gardez-vous d'écouter les vieilles déclamations de ces petits Messieurs-là : il existe des femmes dont les chastes attraits doivent inspirer l'amour tendre & pur, dont le cœur délicat est fait pour le sentir, qui s'attirent nos hommages par leur caractère aimable, & nos respects par leurs douces vertus. On rencontre moins rarement qu'on ne le dit des amantes généreuses, des épouses sages, d'excellentes meres de familles : il y en a, mon ami, qui verseroient leur sang pour le bonheur de leurs maris & de leurs enfants ; j'en ai connu qui, réunissant aux paisibles vertus de leur sexe, les vertus plus mâles du nôtre, ont donné à des hommes dignes d'elles l'exemple d'un généreux dévouement, les leçons difficiles d'un courage infatigable & d'une patience à toute épreuve. Votre Marquise n'est point une héroïne, ajouta-t-il en souriant, c'est une femme bien jeune, bien imprudente... Mon ami, ayez plus de raison qu'elle, terminez cette aventure dangereuse ; quelle que soit la crédulité du mari, il ne faut qu'un événement imprévu pour la détruire : promettez-moi de ne plus retourner chez Madame de B***. J'hésitois,

M.
faisa
rapp
tre t
dit-i
révé
vous
gran
créti

M. du Portail me pressa ; d'ailleurs , en faisant l'éloge des femmes , il m'avoit rappelé ma Sophie : je finis par promettre tout ce qu'il voulut. Maintenant , me dit-il , j'ai des secrets importants à vous révéler : quand vous m'aurez entendu , vous sentirez qu'il faut répondre à ma grande confiance par une inviolable discrétion.

Fin de la premiere Partie.

